



Cruz

Biblioteca Universitaria

*Estanto*.....

12

*Tabla*.....

4

*Número*.....

9715

11

9670



del Rey del

Indiferencia de

de

de

9610

NOUVELLE  
 TRADUCTION  
 DE DEUX OUVRAGES  
 DE  
 CORNEILLE TACITE.



*J. F. Goussier sculp.*

A LYON,  
 Chez ANISSON & POSUEL.

---

M. DCCVI.  
 AVEC PERMISSION.

~~Manuscript title and author information, heavily scribbled out.~~

Es de la Biblioteca  
de la Real Uni-  
versidad de Va-  
lladolid.



A LYON,  
Chez ANISSON & PORUEL  
M. DECAT  
AVEC PERMISSION



AVERTISSEMENT  
DE  
L'IMPRIMEUR.



*ELUI* qui m'a communiqué le manuscrit de ces deux traductions, m'a assuré qu'elles étoient le fruit des premières études d'un grand Prince : & plusieurs raisons ne me laissent pas lieu d'en douter. La qualité de l'Auteur & le mérite de l'ouvrage me font espérer qu'il sera bien reçu du public : comme par

à

## AVERTISSEMENT.

ces deux mêmes raisons on a autrefois recherché avec empressement la traduction d'un ouvrage de Cesar faite par nôtre Auguste Monarque encore jeune. On a ajouté ici la Carte de la Germanie prise sur celle de Cluvier l'un des plus célèbres Interpretes de la Germanie de Tacite, & la Carte de l'ancienne Bretagne pour la vie de Julius Agricola. C'est tout ce qu'on s'est crû permis d'insérer dans ces deux Traitez.



P E R M I S S I O N .

L O U I S par la grace de Dieu , Roy de France & de Navarre. A nos Amez & Feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Bailiffs, Senêchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. Salut : JACQUES ANISSON Libraire à Lyon Nous ayant fait exposer qu'il desireroit donner au public un Livre intitulé *Livre de Cornelle Tacite sur la situation, les mœurs & les peuples de la Germanie, avec la vie d'Agricola*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission: Nous avons permis, & permettons par ces presentes audit Anisson, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, conjointement ou separement & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre ou faire vendre par tout nôtre Royaume pendant le tems de quatre années consecutives, à compter du jour de la datte desdites presentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité, & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeissance; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs, & Libraires de Paris, & ce, dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impression dudit Livre sera fai-

de dans nôtre Royaume , & non ailleurs, & ce , en bon papier & beau caractere conformement aux Reglemens de la Librairie , & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Chate au du Louvre , & un dans celle de nôtre tres-cher & Feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain Commandeur de nos Ordres ; à peine de nullité des presentes , du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites presentes , qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris , le vingt-deuxième jour de May , l'an de grace mil sept-cent six , & de nôtre regne le soixante quatrième.

Par le Roy en son Conseil , L E C O M T E.  
Registré sur le Registre Numero deux de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , page 110. Numero 217. conformement aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703.  
à Paris le vingt-sixième May mil sept cens six.

G U E R I N , Syndic,  
LIVRE



Septentrio



OCEANUS

GERMANICUS

Occidens  
58  
57  
56  
55  
54  
53  
52  
51  
50  
49  
48

58  
57  
56  
55  
54  
53  
52  
51  
50  
49  
48



Meridies

UVA. BHSC. BU 09610





# L I V R E

D E

CORNEILLE TACITE

*SUR LA SITUATION,*

*les mœurs, & les peuples*

*de la Germanie.*

**L**A Germanie est séparée des  
Gaulois, des Rhétiens &  
des Pannoniens par les fleu-  
ves du Rhin & du Danube, des  
Sarmates & des Daces, par des mon-

A

2  
tagnes & par la crainte que ces peuples ont les uns des autres. L'Océan entoure le reste, en faisant de grands golphes & des isles immenses, où la guerre nous a fait découvrir depuis peu de nouveaux peuples, & de nouveaux Roys. Le Rhin prend sa source chez les Rhétiens, en tombant du sommet inaccessible & escarpé des Alpes, & après s'être un peu détourné vers l'Occident, va se jeter dans l'Océan Septentrional. Le Danube coule du sommet du Mont-Abnobe, dont la pente est plus douce & plus aisée; & après avoir arrosé plusieurs Provinces, se décharge enfin dans la mer de Pont par six embouchûres; car la septième se perd dans des marais.

Je crois les Germains originaires du pays qu'ils habitent, sans aucun mélange d'autres Nations qui s'y

soient venuës établir : parce qu'autrefois ceux qui cherchoient de nouvelles demeures , ne voyagoient pas par terre , mais par mer : & qu'il y a fort peu même de nos vaisseaux , qui aillent dans cet Ocean immense qui s'étend au de là de la Germanie , & qui semble se reculer de nous. Et même ya-t-il quelqu'un qui sans compter le péril qu'il y a à s'exposer à une mer horrible & inconnuë , pût quitter l'Asie , l'Afrique , ou l'Italie , pour un pays tel que la Germanie , dont la disposition est desagreable , le climat rude , & le terroir ingrat & affreux à voir , si ce n'est pour ceux qui en font.

Ils celebrent dans leurs anciens vers , les seuls Monumens qui leur tiennent lieu de memoires & d'annales , le Dieu Tuiston né de la terre , & son fils Mannus , comme

A ij

les Auteurs & les Fondateurs de leur Nation. Ils donnent à ce Mannus trois fils , du nom desquels les peuples les plus voisins de l'Océan , s'appellent Ingevons ; ceux qui habitent le milieu du pays Herminons , & les autres Istevons. Mais quelques-uns , suivant la liberté que donne l'éloignement des tems à ceux qui parlent des choses passées , assûrent que ce Dieu eut beaucoup plus d'enfans ; dont cette Nation reçût beaucoup plus de noms differens , comme ceux de Marses ; de Gambriens , de Sueves , de Vandales ; & que c'étoient leurs premiers & leurs véritables noms. Qu'au reste le nom de Germanie est nouveau , & qu'il a été de cette maniere ajouté depuis assez peu de tems. Les Tongres qui les premiers ont passé le Rhin & chassé les Gaulois , furent à cette

occasion appellés Germains. Ce nom  
devenu aujourd'hui celui de toute  
la Nation , l'emporta peu à peu sur  
celui de ce peuple particulier ; jus-  
ques-là qu'on commença à appeller  
indifferemment de ce nom du peu-  
ple Vainqueur tous les autres peu-  
ples situez au de là du Rhin qui fai-  
soient craindre de pareilles irru-  
ptions ; & qu'eux - mêmes ensuite  
trouverent bon aussi de se l'imposer.  
Ils disent aussi qu'Hercule a été par-  
mi eux , & ils le comptent le pre-  
mier de tous leurs hommes illustres.

Ils chantent en allant au combat.  
Ils ont aussi des vers , par le recit  
desquels qu'ils appellent Bardite ,  
ils s'encouragent eux-mêmes , & ils  
augurent par le chant même du suc-  
cés du combat qu'ils vont donner.  
Car ils effrayent leurs ennemis , ou  
ils tremblent eux - mêmes ; selon

A iij

qu'on sonne la charge : en sorte que cela paroît moins un concert de voix , que de valeur. Ils affectent sur tout un bruit rude & rompu , & pour cela ils mettent leurs boucliers devant leurs bouches , afin que leur voix étant réfléchie , en devienne plus grosse & plus forte.

Au reste quelques - uns croient aussi qu'Ulysse dans ce long & ce fabuleux voyage qui le fit errer dans tant de pays , fut jetté dans cet Ocean , & qu'ayant abordé sur les côtes de la Germanie , il bâtit sur les bords du Rhin la ville d'Asciburge , qu'il nomma ainsi lui-même , & qui subsiste encor aujourd'hui : qu'on avoit même trouvé autresfois dans le même lieu un Autel consacré à Ulysse , sur lequel on voyoit aussi le nom de son pere Laërte : & qu'il restoit encore sur les confins de

la Germanie & de la Rhétie , des monumens & des tombeaux avec des inscriptions en caracteres Grecs. Mon dessein n'est pas d'approuver cela, ni de le condamner, je laisse la liberté à chacun d'en croire tout ce qu'il lui plaira.

Je suis de l'avis de ceux , qui croient , que les Germains , ne se font point corrompus , en se mariant avec les autres Nations , & que c'est un peuple qui s'est conservé pur , sans qu'on puisse trouver hors de lui-même rien qui lui ressemble. De la vient ce rapport parfait que tous , quoique leur nombre soit si grand, ont entr'eux dans la figure & les traits du corps. Ils ont les yeux bleus & farouches , les cheveux d'un blond ardent , la taille haute , & ils n'ont de la vigueur , que pour le premier choc. Ils ne souffrent pas également

A iiij

toute sorte de travail : ils sont accoutumés par la qualité de leur terroir & de leur climat , au froid & à la faim : mais ils ne peuvent du tout supporter ni le chaud ni la soif.

Le pays, quoiqu'il y paroisse quelque diversité, est pourtant en general affreux par les forêts, & fangeux à cause des marais dont il est plein. Il est plus humide du côté des Gaules ; & plus sujet aux vents du côté de la Norique & de la Pannonie : il est assez fertile, quoiqu'il ne porte point d'arbres fruitiers, & il est tres-propre pour le bétail, quoiqu'ordinairement il y soit petit. Même le gros bétail n'y est pas beau, & n'a point de ces grandes cornes qui le relevent & qui lui donnent de la grace. Ils se contentent du nombre, & ce sont là leurs plus agréables biens & leurs seules

richesses. Je ne sçais si c'est par amour ou par haine que les Dieux ne leur ont donné ni or ni argent. Je ne voudrois pourtant pas assûrer, qu'il n'y ait aucune veine de ces métaux dans la Germanie; car qui est-ce qui s'est mis en peine de les chercher? Ils en méprisent également la possession & l'usage. On voit chez eux des vases d'argent, dont on a fait présent à leurs Ambassadeurs & à leurs Princes, dont ils ne font pas plus de cas, que de ceux qui sont faits de terre. Ceux pourtant qui demeurent sur nos frontieres, font quelque estime de l'or & de l'argent, parce qu'il facilite leur commerce; & reconnoissent quelques pieces de nôtre monnoye qu'ils choisissent entre toutes les autres: mais ceux qui demeurent plus avant dans le pays, échangent les marchandises, rete-

nant la simplicité de leurs Ancêtres. Ils aiment sur tout ces pieces de monnoye où sont gravées des Scies & des Chariots à deux chevaux , qui sont les plus anciennes & les plus connuës. Ils recherchent même l'argent plus que l'or , non qu'ils l'estiment davantage ; mais parceque ne trafiquant que de choses communes & de vil prix , les pieces de monnoye d'argent qui sont en plus grand nombre , leur sont plus commodes que l'or.

Ils manquent même de fer , comme il paroît par leurs armes. Car il y en a fort peu qui ayent des épées ou de grandes lances. Ils ont des Javelots , dont le fer est étroit & court , mais si perçans & si commodes , qu'ils leur servent également pour combattre de prés ou de loin, selon le besoin. Les gens de cheval

n'ont que le Bouclier & ce Javelot : mais les fantassins ont chacun plusieurs dards, qu'ils jettent fort loin, étant tout nus ou n'ayant qu'une simple saye. Ils ne se mettent point en peine d'ornemens, ils ont seulement soin de peindre leurs boucliers avec les plus belles couleurs. Il y en a peu qui ayent des cuirasses : à peine un ou deux ont des casques. Leurs chevaux ne sont remarquables ni par leur beauté, ni par leur vitesse. Ils ne les dressent pas même comme nous, à changer de main : Ils les font toujours aller devant eux, où s'ils les détournent, ce n'est qu'à droite : & ils serrent tellement leurs Escadrons en rond, qu'aucun ne demeure derriere.

A tout prendre, leur plus grande force est dans l'infanterie ; & la cavallerie ne combat que mêlée avec

elle : la vitesse de leurs fantassins étant fort propre pour les combats de cavallerie : car ils les choisissent d'entre toute leur jeunesse, & les mettent au premier rang. Le nombre en est même déterminé : on en prend cent de chaque Canton ; & on les distingue par là : Et ce qui n'a d'abord servi que pour les compter , est devenu dans la suite un nom tres-honorable.

Ils rangent leur armée par différentes troupes. Ils croient, que reculer pour revenir à la charge, est plutôt un effet de la prudence que de la crainte. Ils emportent leurs morts , même dans les combats, où la victoire est demeurée douteuse. C'est un grand crime chez eux de quitter son bouclier ; il n'est pas permis à un homme noté de cette infamie, de se trouver dans les Temples

ni dans les assemblées ; & plusieurs de ceux qui se sont sauvez du combat par cette lacheté, n'ont pû finir leur infamie , qu'en se donnant la mort à eux-mêmes.

C'est la naissance chez eux qui fait les Rois, mais la seule vertu fait les Commandans. La puissance de leurs Rois n'est ni sans bornes, ni arbitraire ; & leurs chefs sont plus pour donner l'exemple que pour commander. S'ils sont les premiers par tout, s'ils se distinguent dans les occasions, s'ils sont à la tête de l'armée, c'est alors que l'admiration qu'on a d'eux fait qu'on leur obeît. Au reste il n'est permis qu'aux Prêtres, de châtier, ni de mettre en prison personne. Et cela n'est pas même considéré comme un supplice, ni comme fait par l'autorité du Commandant, mais plutôt par l'or-

dre du Dieu qu'ils croyent présider aux combats.

Ils portent à la guerre certaines statuës qu'ils tirent de leurs bois sacrez. Mais le principal aiguillon de leur valeur, est, que ce n'est pas le hazard qui fait leurs bataillons ni leurs Escadrons ; mais ils se rangent par familles & par parentez, plaçant assez près d'eux les personnes qui leurs sont les plus cheres, de maniere qu'ils puissent entendre les cris de leurs femmes & de leurs enfans. Ce sont là les témoins pour lesquels ils ont le plus de respect, & dont ils estiment le plus les loüanges. Ils se retirent, quand ils sont blesez, vers leurs femmes & leurs meres, qui ont même le courage de compter & de succer leurs playes ; & en leur portant du rafraichissement, elles les exhortent au combat. On dit mê-

me que des armées qui plioient déjà toutes prêtes d'être défaites, ont rétabli le combat, animées par les femmes qui ne cessoient de les encourager, en se présentant à eux, & en leur mettant devant les yeux leur prochaine captivité, malheur qu'ils craignent beaucoup plus pour leurs femmes, que pour eux-mêmes: de sorte qu'on tient les Villes dans une obligation bien plus forte de tenir leur parole quand entre les ôtages on leur demande des filles de qualité.

Ils croyent même qu'il y a dans ce sexe une espece de sainteté & de providence: & ils ne méprisent ni leurs conseils, ni leurs réponses. Nous avons vû sous l'Empire de Vespasien une Velleda qui fut long tems respectée chez eux comme une personne inspirée. Ils ont aussi rendu autre-

fois les mêmes honneurs , à une Aurinia & à plusieurs autres , non par un esprit de flaterie , ni jusqu'à en faire des Deesses.

Mercuré est celui de tous les Dieux qu'ils honorent le plus. Ils croient même qu'à certains jours il leur est permis de sacrifier des hommes. Ils n'immolent à Hercule & à Mars , que des animaux ordinaires ; une partie des Sueves fait aussi des sacrifices à Isis : Je n'ai pû apprendre au vrai la cause & l'origine de cette Religion étrangere : on peut seulement juger par la figure de la représentation , qui est celle d'un vaisseau , que cette Religion y a été apportée. Au reste en considérant la grandeur des Dieux , ils ne croient pas qu'ils puissent être renfermez dans aucun Temple , n'y qu'aucune figure humaine puisse leur ressembler ;

bler : ils consacrent des bois, & donnent le nom de Dieux à ce qu'il y a de plus caché, & qu'ils ne voyent que par la pensée.

Ils observent avec beaucoup de soin les auspices & les sorts. Leur maniere de jeter le sort est fort simple. Ils prennent une branche d'un arbre fruitier, qu'ils coupent en plusieurs brins, & les ayant distingués par quelques marques, ils les jettent sans ordre & au hazard sur un habit blanc. Pour lors, si la consultation est publique, le Prêtre de la Ville; si elle est particulière, le pere de famille luy-même après avoir prié les Dieux, & regardant le Ciel, les leve chacun trois fois, & les interprete selon leurs marques. S'ils sont contraires à l'entreprise, on ne consulte pas d'avantage sur cela le même jour. S'ils luy sont favora-

B

bles, on tente encore la voye des auspices : Il est aussi en usage parmi eux de consulter le chant & le vol des oyseaux.

Mais ce qui est particulier à leur Nation, c'est de tirer des présages des chevaux. On en nourrit aux dépens du public dans ces bois sacrez; ils sont tout blancs & on ne les employe jamais au service des hommes. On les attelle au chariot des Dieux, & le Prêtre avec le Roy ou le premier de la Ville, les accompagne, & observe leurs hannissemens & leurs frémissemens. Il n'y a point d'auspice auquel non-seulement le peuple, mais les Seigneurs mêmes & les Prêtres ajoûtent plus de foi. Car ils ne se croyent que les ministres des Dieux, mais ils croyent que les chevaux ont part à leurs secrets.

Ils ont aussi une autre maniere

d'observer les auspices par laquelle ils tâchent de découvrir les événemens des grandes guerres. Ils font combattre un prisonnier qu'ils ont fait sur la Nation ennemie, avec un des leurs qu'ils choisissent, chacun avec les armes de leur Patrie. Et par le succès de ce combat particulier on juge de celui de la guerre.

Ils consultent les principaux d'entre eux sur les choses de petite conséquence, & tout le peuple sur celles qui sont plus considérables; de telle sorte néanmoins, que les choses, dont le peuple juge, ont déjà été auparavant examinées par les principaux.

Ils ne s'assemblent qu'en de certains jours, s'il n'arrive quelque chose d'imprévu; & c'est dans la nouvelle ou dans la pleine lune; Car ils croyent qu'il n'y a point de tems

plus favorable pour commencer leurs entreprises : & ils ne comptent pas le nombre des jours comme nous , mais celui des nuits. Ils n'arrêtent & ne dattent rien que de la nuit , qu'ils croyent précéder le jour. Ils ont un défaut qui nait de leur liberté : c'est qu'ils ne s'assemblent ni en même tems , ni par l'ordre de personne : mais on passe quelquefois deux ou trois jours à attendre ceux qui doivent assister à l'assemblée. Ils prennent leurs places tout armez comme il leur plaît. Ce sont les Prêtres qui font faire silence , & ce sont eux aussi qui ont pour lors le droit de punir. Aussi-tôt le Roy ou le Prince parle , & ensuite les autres selon leur âge , leur naissance , leur valeur , & leur éloquence ; & dans ce qu'ils disent , on a plus d'égard à la force de leurs raisons , qu'à leur

autorité. S'ils n'approuvent pas leur avis, ils le témoignent par leur murmure : s'ils l'approuvent, ils secouent violemment leurs Javelots. Ils n'ont pas de maniere plus honorable d'approuver, que par le bruit des armes.

Il est aussi permis dans ces assemblées d'accuser, & même de demander qu'on punisse de mort ceux qu'on accuse. Les peines sont différentes selon les crimes. Ils pendent à des arbres les traîtres & les deserteurs. Ils font enfoncer dans la boüe d'un marais les lâches & les infâmes, & ils les couvrent d'une claye. Ils veulent faire voir par cette diversité de supplices, qu'il faut punir les crimes en public, & cacher les infamies. Il y a une autre maniere de punir les fautes legeres, qui est d'obliger ceux qui en sont convaincus

B iij

à donner pour amende une certaine quantité de chevaux & de bétail. Une partie de l'amende va au Roy ou au Canton ; l'autre à celui à qui le tort a été fait , ou à ses parens.

On choisit aussi dans ces assemblées, des Princes , qui rendent la justice dans les Bourgs & dans les Villages. On donne à chacun pour l'accompagner deux cens personnes tirées du peuple , qui leur servent de conseil , & leur donnent en même tems de l'autorité. Ils ne délibèrent point , ni sur les affaires publiques , ni sur les particulieres , qu'ils ne soient armez. Mais il n'est permis à personne de prendre les armes, que la Republique ne l'ait approuvé. Alors dans l'assemblée même, quelqu'un des Princes, ou le Pere, ou un parent, donne le bouclier & la pique au jeune homme. C'est là leur

robe virile , & la premiere entrée aux honneurs de la jeunesse. Auparavant ils ne sont regardez que comme partie de leur famille ; & par là ils le sont de la République.

Une illustre naissance ou des services importans rendus par les ancêtres font donner aux jeunes gens la dignité de Princes. On les met aussi tôt au rang de ceux qui sont plus avancez , & qui ont déjà donné depuis long-tems des marques de leur vertu ; & ils ne se tiennent pas des-honorez d'être mêlez avec eux. Il y en a même quelques-uns plus honorez que les autres , selon qu'ils sont plus ou moins estimez de celui qu'ils suivent. Il y a aussi entre eux une grande émulation , à qui aura la premiere place auprès de leur Prince : & il n'y en a pas moins entre les Princes , à qui aura une plus

B iiij

belle & plus nombreuse suite. Ceux-ci font consister leur gloire & leur puissance à être toujous environnez d'une troupe considerable & choisie de ces jeunes gens, qui en effet leur sert d'ornement pendant la paix, & de défense pendant la guerre. Plus cette suite se fait remarquer par le nombre & par la valeur, plus grande en est leur reputation & leur gloire, non seulement parmi ceux de leur Nation, mais encor parmi les peuples voisins. On les recherche par des Ambassades; on leur fait des présens; & souvent ils terminent la guerre par leur seule réputation. Quand on en vient aux mains, il est honteux à un Prince d'être surpassé en valeur par quelqu'un, & il ne l'est pas moins à sa suite de ne pas égaler la sienne. Mais c'est une infamie, que rien ne peut éfacier,

que de survivre à son Prince après un combat. Leur principale obligation est de le défendre, & même de rapporter à sa gloire leurs plus belles actions. Les Princes combattent pour la victoire, & leur suite combat pour eux.

Si leur pais demeure long-tems en paix ; la plûpart des jeunes gens de qualité vont chercher la guerre dans d'autres pais : car ces peuples n'aiment point le repos : ils se signalent plus aisément dans les dangers, & ils ne peuvent entretenir leur grande suite, que par le butin qu'ils font dans la guerre. Ils reçoivent de la liberalité de leur Prince, un cheval de bataille, & des armes victorieuses & encore toutes sanglantes. Ils n'ont point d'autre paye que la table de celui qu'ils servent, laquelle n'est ni propre ni délicate, mais

pourtant tres-abondante. La guerre & le butin fournissent à la dépense : & il ne seroit pas si aisé de leur persuader de labourer la terre ou d'attendre la moisson, que de défier les ennemis & de s'exposer aux coups. Ils croyent même qu'il y a de la paresse & de la lacheté à gagner à la sueur de son corps, ce qu'on peut emporter à la pointe de l'épée.

Quand ils ne font pas la guerre, ils ne s'occupent pas beaucoup à la chasse : ils aiment mieux le repos, & ils passent ce tems dans le sommeil & dans la bonne chere. Les plus braves & les plus belliqueux sont les plus oisifs, & laissent le soin de leur maison & de leurs terres aux femmes, aux vieillards, & aux plus foibles de leur famille. Ils sont eux-mêmes comme engourdis dans leur oisiveté. Qui n'admira pas cette

contrariété dans leur naturel, voyant dans les mêmes hommes tant d'inclination pour la vie oisive, & une aversion égale pour le repos.

Dans chaque Canton ils se font fait une coutume de donner à leur Prince du bétail & des fruits de leurs terres ; ce qui fournit à leurs besoins, quoiqu'ils ne le reçoivent que comme une marque de respect. Ils se plaisent particulièrement à recevoir des présens des Nations voisines, lesquels ne sont pas seulement envoyez par les particuliers, mais par le public. Ce sont ordinairement de beaux chevaux, de grandes armes, des harnois & des colliers pour se parer. Nous leur ayons aussi déjà appris à recevoir de l'argent.

On sçait assez que les Germains n'habitent aucunes Villes ; & qu'ils ne souffrent pas même, que les mai-

sons se joignent entr'elles. Ils demeurent dans des maisons séparées les unes des autres, selon que la commodité d'une fontaine, d'une plaine, ou d'un bois les détermine. Ils ne font pas les Villages comme nous, en joignant des maisons les unes aux autres : chacun laisse un espace autour de sa maison, soit par précaution contre le danger du feu, soit par ignorance de l'art de bâtir. Ils n'ont pas même l'usage du ciment, ni des tuilles. Ils se servent pour tout d'une matière informe, & qui n'a ni beauté ni agrément, ils enduisent quelques lieux avec plus de soin, d'une terre si nette & si éclatante, qu'elle approche fort des couleurs & des traits de la peinture. Ils ont coutume aussi de creuser dans la terre de grandes fosses, qu'ils couvrent de beaucoup de fumier, pour

leur servir de retraite pendant l'hiver, & de serre à leurs fruits : parce qu'ils sentent moins la rigueur du froid dans ces lieux-là, & que quand l'ennemi vient, il pille ce qui est à découvert ; mais que ce qui est caché sous la terre lui échape, ou parce qu'il ne peut pas le trouver, ou parce qu'il negligé de le chercher.

Ils ne se couvrent tous que d'une saye, qu'ils attachent avec une agrafte, ou s'ils n'en ont point, avec une épine. Ils sont découverts du reste du corps, & passent les jours entiers auprès du feu. Il n'y a que les plus riches qui portent des habits. Ces habits ne sont pas larges comme ceux des Sarmates & des Parthes, mais étroits, de maniere qu'on voit la forme de tous les membres. Ils portent aussi des peaux de bêtes. Les plus voisins de nôtre frontiere ne les

choisissent pas avec beaucoup de soin , mais ceux qui sont au dela y en prennent davantage , comme ne s'appliquant nullement au commerce. Ils font choix de certaines peaux de bêtes sauvages pour leurs habits, & ils les entremêlent d'autres peaux de bêtes de différentes couleurs qui leur viennent de l'Océan & d'une mer éloignée & inconnue. Les habits des femmes ne sont pas d'une autre forme que ceux des hommes , & ils n'en diffèrent qu'en ce que communément ils sont de lin entremêlé de pourpre ; qu'elles n'y mettent point de manche ; & qu'ils leur laissent le haut du sein découvert.

Ce qui n'empêche pas , que la loy des mariages n'y soit tres-sévèrement gardée. Et rien n'est plus loüable dans leurs mœurs. Car ils

sont presque les seuls entre les Barbares qui se contentent chacun d'une femme, excepté fort peu, qui en reçoivent plusieurs, moins par incontinence, que comme une marque de grandeur. Ce n'est pas la femme qui donne la dot à son mari, mais c'est le mari qui la donne à sa femme. Les peres & les meres, & le parens s'y trouvent & reçoivent les présens, qui ne sont ni pour fournir aux délices ordinaires des femmes, ni pour les ajustemens ou la parure de la nouvelle mariée : ce sont des bœufs, un cheval enharnaché, & un bouclier, avec une lance & une épée. Voilà les présens qu'on fait quand on se marie : si la femme à son tour donne quelques armes à son mari. Ils croient qu'il n'y a point de plus fort lien, & que ce sont là les misteres les

plus cachez & les Dieux qui président au mariage. Et de peur que la femme ne pense qu'elle ne doit pas pratiquer les mêmes vertus, & que les dangers de la guerre ne la regardent pas, on l'avertit de bonne heure, qu'elle fera la compagne des travaux & des perils de son mari, & que dans la paix comme dans la guerre, elle aura les mêmes choses à faire & à souffrir que luy. C'est là ce que signifient cette couple de bœufs, ce cheval enharnaché, & ces armes qu'on donne de part & d'autre. C'est selon ces loix qu'ils s'engagent à vivre ensemble, & c'est ainsi qu'ils veulent mourir. Elle reçoit ces présens, pour les rendre à ses enfans, comme elle les a reçûs; afin que par leurs belles filles ils passent à leur posterité.

Leur pudicité est entièrement à couvert,

vert , & elles ne s'exposent point aux dangers , ni des spectacles , ni des grands répas. Les hommes ni les femmes ne sçavent ce que c'est que le commerce des lettres. Il y a fort peu d'adulteres dans un peuple si nombreux ; ils sont punis , sur le champ & par le mari même , qui après avoir coupé les cheveux à sa femme & l'avoir dépoüillée , la chasse de chez lui à la vûe de ses parens & la méne par tout le Village en la frappant sans relâche ; car il n'y a point de pardon pour ce crime. Ni sa beauté , ni sa jeunesse , ni ses richesses ne lui feront pas trouver un autre mari ; car les vices ne passent point là pour un jeu , & ce n'est pas la mode chez eux de corrompre ni d'être corrompu. La coutume de certains pays de ne permettre le mariage qu'avec les filles

C

est encor meilleure ; parceque n'en pouvant contracter qu'un , elles bornent là toutes leurs esperances & tous leurs vœux. Elles prennent un mari comme un corps & une ame , en sorte qu'elles ne portent ni leurs pensées, ni leurs desirs au delà ; & qu'elles aiment leur mari comme le seul qu'elles doivent avoir. C'est un grand crime chez eux , de s'empêcher d'avoir des enfans , ou de deffaire ceux qui sont nez : & les bonnes mœurs y ont plus de force , que les bonnes loix n'en ont ailleurs.

Vous voyez dans chaque maison les enfans tout nuds & tout mal propres ; & cependant dans cette négligence , ils acquierent cette force & cette taille avantageuse que nous admirons. Chaque mere nourrit son enfant de son propre lait : & ne le

confie ni à une servante, ni à une nourrice. Les maîtres ne sont pas élevez avec plus de délicatesse, que leurs esclaves. Ils sont pêle-mêle au milieu des troupeaux, jusques à ce que l'âge les separe & que la vertu les fasse connoître. Les jeunes gens se marient tard, & par là leurs premières forces ne sont point épuisées: On ne presse point les filles plus qu'eux: Comme elles ont le même âge, elles ont aussi la même grandeur & les mêmes forces: ce qui fait que les enfans égalent la constitution de leurs peres & meres.

Les oncles ont la même consideration pour leurs neveux, que les peres ont pour leurs enfans. il y en a même qui estiment ce degré de consanguinité encore plus étroit, & qui les aiment mieux, même pour ôtages, comme si étendant davan-

tage leurs familles ils en devoient être plus aimez. Ce sont pourtant les enfans qui héritent de leurs peres, & qui leur succèdent. Ils ne font pas même de testament. S'il n'y a point d'enfans, l'heritage regarde les plus proches parens, comme les freres, les oncles paternels, les oncles maternels. Plus ils ont de parens & d'alliez, & plus leur vieillesse est honorable : car on ne recherche pas ceux qui n'en ont point.

On ne peut pas se dispenser d'entrer dans les amitiez & les inimitiez de sa famille : mais elles ne durent pas toujours. Car on satisfait même pour l'homicide, en donnant une certaine quantité de bétail, & toute la famille reçoit la satisfaction. Ce qui est un grand bien pour le public, les suites de ces haines étant bien plus dangereuses parmi un peuple libre.

Il n'y a point de Nation qui exerce l'hospitalité d'une maniere plus genereuse. C'est un crime chez eux de refuser l'entrée de sa maison à qui que ce soit. Chacun reçoit & traite son hôte selon ses moyens. Quand celui qui a reçu chez lui un hôte n'a plus rien, il lui indique une autre maison, & l'y accompagne, & ils y vont sans y être invitez. On ne fait aucune difference entre eux; ils sont l'un & l'autre également bien reçûs, & on ne distingue point l'ami de l'étranger, quand il s'agit du droit d'hospitalité. Quand il s'en va, il a accoutumé de vous accorder ce que vous lui demandez; & il vous demande à son tour avec la même liberté. Ils se plaisent à donner & à recevoir des presens. Mais comme ils n'exigent aucune reconnoissance de ceux

à qui ils en font , ils ne croient pas non plus être obligez à en avoir pour ceux de qui ils en reçoivent. Ils traittent honnêtement leurs hôtes.

Ils se levent ordinairement tard : & incontinent après ils prennent le bain , le plus souvent chaud , à cause de l'hyver qui est fort long chez eux. Après s'être baignez , ils prennent leur répas , où ils ont chacun leur siège & chacun leur table. Ils ne vont jamais sans être armez , ni à leurs affaires , ni à leurs festins. Il n'est honteux à personne de passer les jours & les nuits à boire. Il arrive souvent des differens entr'eux , comme il est ordinaire à ceux qui boivent avec excez , & ces differens se vident plus souvent par des meurtres & des playes , que par des injures. C'est pourtant dans leurs

répas, qu'ils traittent de reconcilia-  
tion & d'alliance, de l'élection des  
Princes, & enfin de la paix & de la  
guerre; comme s'il n'y avoit point  
de tems, où l'esprit soit moins capa-  
ble de déguiser ses pensées, & plus  
capable de former de grands desseins.  
Cette Nation qui d'ailleurs n'a au-  
cune finesse, en ouvre encore son  
cœur davantage, par la liberté que  
donne un lieu tel que celui d'un fe-  
stin. Après que tout le monde a  
ainsi découvert & exposé sa pensée,  
on traite encore de la même chose  
le lendemain. Par ce moyen ils font  
dans chaque tems ce qui lui con-  
vient, délibérant lorsqu'ils ne peu-  
vent pas dissimuler, & prenant leur  
parti lorsqu'ils sont moins exposez à  
se tromper.

Leur breuvage est fait avec de  
l'orge ou du bled, & cette liqueur

C iiij

venant à s'aigrir , a quelque rapport avec le vin. Les plus proches de la frontiere achètent aussi du vin. Leur nourriture est simple & consiste en des pommes sauvages , quelque jeune bête , ou du lait caillé. Ils ne cherchent dans leur manger ni appareil , ni ragoût : ils ne sont pas si sobres dans le boire. Si vous voulez satisfaire l'envie qu'ils ont de boire , en leur donnant du vin autant qu'ils veulent , vous les vaincrez aussi aisément par leurs vices , que par vos armes.

Ils n'ont qu'une sorte de spectacle dans toutes leurs assemblées. Les jeunes gens qui sont de ce jeu , sautent tout nus sur des pointes d'épées & de javelots. L'exercice en a fait un art , & l'art y a ajouté de la bonne grace. Ils n'ont pourtant ni profit , ni récompense à en espérer.

si ce n'est le plaisir qu'ils donnent aux spectateurs, le seul prix de ce jeu périlleux. On ne peut voir, sans en être étonné, qu'elle passion ils ont pour les jeux de hazard, s'y attachant comme à quelque chose de fort sérieux; même sans être pris de vin; & cela avec une fureur si aveugle soit dans le gain, soit dans la perte, que quand ils ont perdu tout leur bien, ils jouent enfin leur liberté & leurs corps. Celui qui perd, va en servitude sans y être forcé: Quoiqu'il soit plus jeune & plus fort, il se laisse pourtant lier & vendre. Et cette fermeté qu'ils ont dans le mal, ils l'appellent bonne foy. Ils vendent les esclaves qu'ils se sont ainsi acquis, pour se délivrer de la honte de ce gain.

Ils ne se servent pas des autres esclaves comme nous, en leur assi-

gnant divers emplois dans la maison. Chacun a soin de sa maison. Le maître exige de son esclave comme d'un fermier, une quantité de bled, de betail, ou d'étoffes, & les devoirs de l'esclave ne s'étendent pas plus loin. C'est la femme & les enfans qui font ce qu'il y a à faire dans la maison. Il est rare chez eux de battre un esclave, de le mettre en prison, ou de l'obliger à quelque travail. S'ils les tiënt, ce n'est point par un sentiment de justice & par voye de châtiment, mais par emportement, comme si c'étoit un ennemi : ils le font neantmoins impunément. Les Affranchis ne sont pas beaucoup au dessus des esclaves. ils ont rarement de l'autorité dans la maison, & n'en ont jamais dans la Republique, excepté seulement dans les país où il y a des Rois ; car

là ils l'emportent même par dessus les personnes libres & de qualité. Dans les autres pays le rang où on laisse les affranchis fort au dessous des personnes libres, est une marque de la liberté.

Ils ne sçavent ce que c'est qu'intérêt & usure & par là ils la pratiquent bien moins, que si elle étoit défendue. Chaque Village prend en commun des champs suivant le nombre qu'il a de gens capables de les cultiver, & ils les partagent entr'eux selon le mérite & les forces de chacun, la grande étendue de leurs campagnes en facilite le partage. Ils changent de champs tous les ans, & ils en ont de reste. Ils n'entreprennent pas de forcer la terre par leur travail à rendre au delà de ce qu'offre sa fertilité naturelle & son étendue; sans se soucier ni de plan-

ter des vergers , ni de fermer les prés , ni d'arroser les jardins , ils ne lui demandent que les moissons ordinaires. Ils ne font que semer : ce qui fait qu'ils ne divisent pas l'année en quatre saisons. Ils connoissent & nomment l'hyver , le printemps & l'esté : & ils ignorent le nom de l'automne aussi-bien que les présens.

Ils n'ambitionnent pas la pompe des funeraillles. Ils observent seulement , de brûler les corps des hommes illustres avec de certains bois : Ils ne mettent point sur le bucher d'odeurs , ni même les habits du mort. Ils se contentent d'y mettre ses armes. On brûle aussi quelquefois son cheval. Leurs tombeaux sont faits de gazon. Ils méprisent ces tombeaux magnifiques , que l'on fait avec tant de travail & de dé,

pense, comme un poids inutile sur les morts. Ils éssuyent bien-tôt leurs larmes, quoiqu'ils conservent long-tems leur douleur. Les pleurs sont honorables aux femmes, mais les hommes se contentent du souvenir.

Voilà ce que nous avons appris de l'origine & des mœurs de tous les Germains en général. Je vais maintenant expliquer les loix de chaque Nation en particulier, les differences qui s'y rencontrent, & qu'elles sont les Nations qui ont passé de la Germanie dans les Gaules.

Cesar le plus grand des Auteurs dit que les Gaulois ont été autrefois plus puissans que les Germains. C'est pourquoi il est croyable que les Gaulois ont aussi passé dans la Germanie. Car quel obstacle étoit-ce que le Rhin pour empêcher ces

deux Nations , à proportion que leurs forces augmentoient, de changer de demeures , en s'emparant des terres voisines qui étoient encor communes , & n'étoient pas encore comprises dans les bornes d'aucun Royaume ?

Les Helvétiens donc & les Boyens, deux Nations Gauloises , occupèrent, les premiers ce qui est entre la forêt d'Hercinie & les fleuves du Rhin & du Mein : & les seconds ce qui est au delà. Ce pays a depuis conservé le nom de Bohême, qui fait encore connoître , quoiqu'il ait depuis changé d'Habitans , qu'il a été anciennement la demeure de ces peuples.

Mais on ne sçait pas si les Aravisiciens sont passez du pays des Osiens qui sont des peuples de la Germanie , dans la Pannonie , où

bien si ce sont les Osiens qui sont passez du pays des Aravisciens dans la Germanie. Car ils ont encore la même langue , les mêmes loix , & les mêmes mœurs ; & autrefois ces deux peuples vivoient dans la même pauvreté & la même liberté, leurs pays n'ayant aucun avantage l'un sur l'autre.

Ceux de Treves & les Nerviens affectent de passer pour Germains , voulant par la gloire de cette origine , se distinguer de la mollesse & de la lâcheté des Gaulois.

Il est certain que les Vangions , les Trebociens , & les Nemetes qui habitent sur les bords du Rhin, sont des peuples de la Germanie.

Les Ubiens , quoiqu'ils ayent mérité d'être une Colonie Romaine, & qu'ils prennent plus volontiers le nom d'Agrippa qui est leur fonda-

teur, ne rougissent pas de leur origine. Ils avoient autrefois passé le Rhin, & après qu'on eut éprouvé leur fidélité, on les plaça sur le bord même de ce fleuve, non pour leur sûreté, mais pour les opposer aux invasions des Barbares.

Les plus vaillans de tous ces peuples sont les Bataves. Il n'y a pas beaucoup de ce peuple sur le rivage du Rhin, mais la plus grande partie habite une Isle de ce fleuve. Ils viennent des Cattes, & c'est une guerre civile qui les a obligez de passer dans ces pays, pour y devenir une partie de l'Empire Romain. On leur a conservé l'honneur & les marques de l'ancienne alliance qu'ils ont avec nous : & par cette considération ils ne sont deshonorés par aucune exaction, comme des peuples assujettis; ni consumés par aucun

cun publicain. Ainsi exempts de charges & de tailles , & destinez seulement aux combats , on ne s'en sert, comme des armes , que dans la guerre.

Le peuple des Mattiaques est dans la même soumission. Car les conquêtes du peuple Romain ont étendu la majesté de son Empire jusques au delà du Rhin , qui étoit ses anciennes bornes. Ainsi , quoique restez dans leurs anciennes demeures , ils sont unis d'inclination avec nous , semblables en tout aux Bataves , si ce n'est que leur terroir & leur climat leur donnent encore plus de vigueur.

Je ne mettrai point au nombre des peuples de la Germanie ceux qui cultivent ces champs qui sont sujets aux decimes , quoiqu'ils ayent établi leur demeure au delà du Rhin

D

& du Danube. Ce n'est qu'un ramas des plus inquiets d'entre les Gaulois, qui enhardis par leur pauvreté, se sont saisis d'un pais qui n'étoit encore à personne. Ensuite les bornes de nôtre Empire ayant été étenduës & nos garnisons avancées, ils se sont trouvez au milieu de nous & sont devenus partie d'une de nos Provinces.

Les Cattes sont au delà, & leur pais commence à la forêt d'Hercinie. Les plaines n'y sont pas si étenduës, ni si marécageuses, que dans les autres pais de la Germanie. Les montagnes y sont longues & vont en pente douce; & la forêt d'Hercinie, qui côtoye toujourns ce pays; finit aussi avec lui. Ce peuple a le corps plus fort & l'esprit plus vigoureux que les autres, les membres raccourcis, & la mine fiere. Ils ont

beaucoup d'esprit & d'adresse pour des Germains. Ils savent faire un bon choix de leurs Capitaines, & leur obéir, garder leurs rangs, profiter des occasions, differer le combat quand il faut, ranger pendant le jour leur armée en bataille, & fortifier leur camp pendant la nuit, se défier de la fortune, & ne compter que sur la vertu : & ce qui est tres-rare, & ne peut être qu'un effet de la discipline, faire plus de fonds sur le Général que sur l'armée.

Toute leur force est dans l'infanterie, qu'ils chargent, outre leurs armes, d'outils & de vivres. Les autres vont au combat ; mais les Cattes vont à la guerre. Ils font peu de courses ; c'est pourquoi il n'y a gueres de rencontres. Le propre de la cavallerie est de vaincre en peu de tems, & d'être vaincuë en aussi

D ij

peu de tems. La précipitation est un effet de la crainte, & le retardement approche plus de la fermeté.

Il y a à la verité une chose qui est en usage chez les autres peuples de la Germanie, mais qui y est considérée comme une marque de valeur rare & particuliere; au lieu que chez les Cattes elle est commune à tous. C'est qu'aussi-tôt qu'ils ont atteint l'âge de puberté, ils laissent croître leurs cheveux & leur barbe, & s'engagent comme par un vœu qu'ils font à la valeur, de ne les couper, qu'après avoir tué un ennemi. Ils ne découvrent leur visage, que quand ils peuvent montrer le sang & les dépouilles des ennemis. Et ce n'est qu'alors qu'ils croient s'être acquittez de ce qu'ils doivent à leur naissance, & s'être rendus dignes de leur Patrie & de leurs pa-

rens. Les lâches demeurent avec cette mal-propreté. Les plus braves portent outre cela un anneau de fer en forme de chaîne ; ce qui est chez eux une grande ignominie ; jusques à ce qu'ils se retirent de cette espece de servitude en tuant un ennemi. Il y en a beaucoup entre eux qui se plaisent dans cét état, & ils blanchissent ainsi respectez à même tems & de leurs ennemis & des leurs. Ce sont eux qui commencent toujours le combat, & ils forment la premiere ligne ; ce qui est toujours terrible à voir : dans la paix même ils n'adoucissent pas leur visage.

Aucun n'a ni maison, ni champ, & ne se met en peine de rien. Ils mangent ce qu'ils trouvent quelque part qu'ils aillent, prodigues du bien d'autrui, & méprisant le leur,

D iij

jusques à ce que la foiblesse de la vieillesse, les mette hors d'état de pratiquer une si austere vertu.

Les Usipiens & les Tencteres sont les plus proches des Cattes, & habitent le long du Rhin, à l'endroit où son lit commence à être plus régulier & à pouvoir servir de bornes. Les Tencteres, outre la gloire que cette Nation s'est acquise dans la guerre, excellent dans la cavalerie qui n'a pas moins de reputation chez eux, que l'infanterie en a chez les Cattes. Cette discipline passe de pere en fils. C'est le jeu des enfans & l'exercice des jeunes gens, qui ne cesse pas même dans les vieillards. Les chevaux entrent dans les biens de l'heritage comme les esclaves, les maisons & les autres droits de succession; avec cette difference, que ce n'est pas toujours

le fils aîné qui en hérite , mais celui des enfans qui est le plus brave & le plus propre à la guerre.

Les Bructeres étoient autrefois auprès des Tencteres : maintenant on dit que les Chamaves & les Angrivariens y ont passé , les en ont chassé , & les ont même entièrement détruit du consentement des Nations voisines , soit par la haine que leur avoit attiré leur orgueil , soit par l'esperance de profiter de leur butin , soit par une faveur particulière des Dieux sur nous : Car ils ne nous ont pas même envié le plaisir de voir ce combat. Il y en eut plus de quarante mille de tuez , non par les armes des Romains , mais sous leurs yeux , & comme pour leur donner le plaisir d'un des plus magnifiques spectacles. Que ces peuples conservent long - tems , si non

D iiij

l'amour qu'ils ont pour nous , au moins la haine qu'ils ont les uns contre les autres : puisque , l'Empire étant sur le point de sa décadence , il ne lui peut point arriver de plus grand bonheur , que la discorde entre ses ennemis.

Les Dulgibins, les Chassuares , & d'autres peuples peu connus enferment les Angrivariens & les Chamaves par derriere , & les Frisons les enferment par devant.

Il y a de grands & de petits Frisons , ainli nommez à cause de l'inégalité de leurs forces. Ces deux Nations s'étendent sur le Rhin jusques à l'Ocean , & outre cela enferment dans leur pays de tres-grands lacs fréquentez par nos Vaisseaux. Nous avons même tâché d'entrer par là dans l'Ocean ; Et la renommée a publié qu'il y avoit

aussi là des Colomnes d'Hercule ; soit qu'Hercule y ait été éfectivement , soit qu'on se soit accordé de lui faire honneur de tout ce qu'on a fait de grand dans le monde. Drusus Germanicus n'a pas manqué de hardiesse pour faire cette tentative ; mais l'Océan n'a pas voulu laisser découvrir ses abîmes, ni jusques où avoit été Hercule. Personne n'a osé l'entreprendre depuis : & il a paru plus respectueux de croire les actions des Dieux , que de les comprendre. Voilà ce que nous connoissons de la Germanie Occidentale.

Elle se recourbe beaucoup vers le Septentrion. Premièrement la Nation des Chauques, quoiqu'elle commence depuis les Frisons , & qu'elle occupe une partie du rivage, ne laisse pas de s'étendre encor

le long de tous les peuples dont je viens de parler , & se termine enfin aux Cattes. Ils ne sont pas seulement maîtres de toute cette grande étendue de pays , mais ils la remplissent entierement. C'est un peuple tres-illustre parmi les Germains, & qui aime mieux conserver sa grandeur par la justice , que par les armes. Ils n'ont point d'ambition ni d'autres passions , sont toujourns maîtres d'eux-mêmes , & demeurent en paix , ne faisant la guerre à personne , & ne ravageant point ni n'exerçant aucune violence sur les terres de leurs voisins. Et ce qui est la principale marque de leur vertu & de leurs forces , c'est qu'ils agissent en maîtres sans faire tort à personne. Ils prennent pourtant tous facilement les armes , & s'il en est besoin , ils levent aussi facilement

des armées. Ils ne manquent ni d'hommes, ni de chevaux, & dans la paix ils conservent toute leur réputation.

A côté des Chauques & des Cattes sont les Cherusques, qui n'étant attaquez par personne, ont languï long-tems dans la paix. Ce qui leur a été plus agréable qu'avantageux, parce qu'on se trompe fort quand on s'assure sur la paix, au milieu de plusieurs peuples puissans & ambitieux; & que quand on agit par la force, la modération & la probité sont des qualitez, dont on ne fait honneur qu'au vainqueur. Ainsi les Cherusques, qui passoiene autrefois pour des peuples honnêtes & justes, ne passent maintenant que pour des timides & des lâches: au lieu que la fortune qui a rendu les Cattes victorieux, les a fait pas-

ser en même tems pour sages.

Les Fosiens qui étoient un peuple voisin des Cherusques, ont été envelopez dans leur ruine, aussi malheureux qu'eux, quoiqu'ils n'eussent pas été aussi heureux.

Les Cimbres occupent ce même endroit de la Germanie en tirant vers l'Océan. Ce n'est présentement qu'un petit peuple, mais tres-considérable par la gloire qu'il s'est acquise. On voit encore sur les deux bords du Rhin des vestiges de leur ancienne réputation dans les camps qu'on y remarque, par la grande étendue desquels il est encore aujourd'hui aisé de juger du nombre & de la force de cette Nation, & de la grandeur de ses armées. On comptoit six cens quarante ans depuis la fondation de Rome, quand on entendit parler pour la premiè-

re fois des armes des Cimbres , sous le Consulat de Cœcilius Metellus & de C. Papirius Carbo ; depuis lequel tems , il s'est passé près de deux cens dix ans jusques au second Consulat de l'Empereur Trajan , qu'on a été à subjuguier la Germanie.

Pendant un si long tems il y a eû de grandes pertes de part & d'autre. Les Samnites , les Carthaginois , les Espagnols , les Gaulois , ni même les Parthes ne nous ont pas plus tenu en haleine : car les Germains deffendent leur liberté plus vigoureuusement que les Parthes qui sont accoutumez à la domination des Rois. En effet l'Orient peut-il nous reprocher autre chose que la défaite où Crassus fut tué , mais qui même a été vangée depuis par la victoire de Ventidius & par la mort de Pacorus ? Au lieu

que les Germains ayant mis en fuite ou pris Carbo & Cassius, Scaurus Aurelius, Servilius Cepio & Marcus Manlius, ont enlevé & détruit au peuple Romain cinq armées consulaires; & à Auguste, Varus & trois Legions avec lui. C. Marius les a battu en Italie, Jule Cesar dans les Gaules, Drusus, Nero, & Germanicus dans leur pays même, mais ce n'a pas été impunément. Ensuite ils n'ont fait que se moquer de Caligula & de ses grandes menaces. Depuis ils ont demeuré quelque tems en repos, jusques à ce que profitant de l'occasion de nôtre discorde & de nos guerres civiles, ils se sont saisis des quartiers d'hiver des Legions, & ont tenté de se rendre maîtres aussi des Gaules: il est vrai, qu'on les a n'a gueres réchassez de là, mais

on a plûtôt triomphé d'eux , qu'on ne les a vaincus.

Maintenant je vais parler des Sueves , qui ne sont pas tous réunis en un seul peuple comme les Cattes & les Tencteres : car ils occupent la plus grande partie de la Germanie , & chacune des Nations dans lesquelles ils sont divisez , a son nom propre , quoiqu'en général ils se nomment Sueves. On reconnoît cette Nation à la maniere dont ils retrouffent leurs cheveux & les nouient par derriere : Et cette marque leur est si particulière, qu'ils ne la souffrent pas même à leurs esclaves. Si cela se rencontre dans d'autres Nations , soit par une suite de quelque parenté avec les Sueves, soit, ce qui arrive souvent , par imitation , cela est rare , & n'est pratiqué chez elles , que pendant la jeu-

nessé. Mais les Sueves conservent leurs cheveux en cet état jusques à l'extrême vieillesse , souvent leurs Princes les noüent au dessus de leurs têtes , & croient même que cela les pare davantage. Voila le soin qu'ils prennent de leur bonne mine , mais un soin fort innocent. Car ils ne le font pas pour se rendre plus aimables : ils ne s'ajustent ainsi que pour paroître plus grands & plus terribles aux yeux de leurs ennemis.

Les Semnons se disent les plus anciens & les plus illustres des Sueves. L'ancienneté de leur race est confirmée par celle de leur Religion. En un certain tems tous les peuples sortis d'un même sang s'assemblent par Députez dans une forêt consacrée par les mystères que leurs Ancêtres y ont célébrés , & par la vénération

nération qu'ils ont toujours eue pour elle. D'abord ils égorgent publiquement un homme, & c'est là le commencement affreux de leurs barbares cérémonies. Ils témoignent encore d'une autre maniere leur respect pour ce bois sacré. Personne n'y entre qu'il ne soit lié, comme reconnoissant par là sa soumission à la puissance du Dieu qu'on y adore. Si quelqu'un y tombe par hazard, il ne lui est pas permis de se relever: il se roule par terre jusques à ce qu'il soit hors du bois. Car le but de toute cette superstition, est de faire voir que c'est de la terre qu'ils tirent leur origine, & que c'est là la demeure du Dieu, auquel comme au souverain maître, tout est soumis & tout doit obéir. La puissance des Semnons donne de l'autorité à ce qu'ils disent. Il y a

E

cent Cantons dans leur pays. Et cette grandeur leur persuade aisément qu'ils sont les premiers des Sueves.

Au contraire les Lombards tirent leur gloire de leur petit nombre ; parce qu'étant entourez de plusieurs Nations tres-puissantes , ils ne se font pas conservez en se soumettant à ces Nations , mais en leur faisant vigoureusement la guerre.

Après eux sont les Reudignes , les Avions , les Anglois , les Varins , les Eudoses , les Suardons , & les Nuithons , dont les terres sont défenduës par des fleuves ou par des forêts. Ils n'ont rien de remarquable en particulier , mais en général ils adorent comme leur mere la Terre , qu'ils appellent Herth , c'est à dire en leur langue la Mere-Terre , & croient qu'elle se mêle des af-

faïres des hommes , & se trouve au milieu d'eux. il y a dans une des Isles de l'Océan un bois qui lui est consacré , & dans ce bois un Chariot couvert, qu'il n'est permis qu'aux Prêtres de toucher. Ce Prêtre sçait quand la Déesse y entre , & suit avec beaucoup de respect son Chariot traîné par des vaches. Alors ce n'est que réjouïssance & que Fêtes dans tous les lieux qu'elle veut bien honorer de sa présence. Alors ils ne font point de guerres , & ne prennent pas les armes ; mais ils les tiennent toutes enfermées. Il n'y a que ce tems là seul où ils connoissent & où ils aiment la paix & le repos : jusques à ce que , la Déesse étant rassasiée de la conversation des hommes, le même Prêtre la remet dans son Temple. Aussi-tôt on lave dans un lac secret le chariot , la couverture,

E ij

& même, si vous voulez les en croire, la Déesse même. Ce sont des esclaves qui sont employez à ce ministère, qui aussi-tôt après sont enfonchez dans le lac & noyez. De là vient cette terreur secrete & cette sainte ignorance d'un mystere qu'on ne peut voir sans mourir. Et cette partie des Suevés s'étend jusques dans le fond de la Germanie.

Le pays des Hermundures est plus proche ; Car je suivrai maintenant le Danube, comme j'ai fait auparavant le Rhin. Ce peuple est fidèle aux Romains, & c'est à cause de cela qu'ils sont les seuls peuples de la Germanie à qui il soit permis de faire commerce, non seulement sur nos frontieres, mais même plus avant dans nos Provinces, & même dans la belle colonie de la Province des Rhétiens. On leur per-

met de passer par tout librement & sans gardes , & pendant que nous ne faissions voir aux autres Nations que nos armées & nos camps , nous avons ouvert à celle-ci nos maisons & nos métairies , sans qu'ils nous le demandassent. C'est dans leur pays que l'Elbe prend sa source : ce fleuve autrefois si celebre & si fréquenté , dont on ne connoît aujourd'hui que le nom.

Auprès des Hermandures sont les Narisques , & après eux les Marcomans & les Quades. De tous ces peuples-là les Marcomans sont les plus puissans & les plus estimez , & c'est même par leur valeur qu'ils se sont rendus maîtres des pays où ils habitent , en ayant chassé les Boïens. Les Narisques ni les Quades ne leur cedent pas en cette qualité. C'est là le front de la Germanie tout le

E iij

long du Danube. Les Marcomans & les Quades ont conservé jusques à nôtre tems des Rois de leurs Nations de l'illustre sang des Marobodius & de Tuder. Ils sont soumis presentement à des étrangers; Mais leurs Rois ne retiennent leur puissance que par la protection des Romains. Nous les secourons plus souvent de nôtre argent que de nos armes.

Les Marsinges, les Gothins, les Osiens & les Buriens, qui sont derriere les Marcomans & les Quades, ne sont pas moins puissans qu'eux. Entre ces peuples là les Marsinges & les Buriens parlent & s'habillent comme les Sueves. La langue Gauloise que les Gothins parlent, & la Pannonique qui est en usage chez les Osiens ajoutées aux tributs qu'ils payent, font assez voir qu'ils ne sont

pas Germains. Ils payent tribut non seulement aux Sarmates , mais même aux Quades , qui les considèrent comme des étrangers. Et ce qui est encore plus honteux , les Gothins sont employez aux mines de fer. Tout ces peuples ont fort peu de plaines dans leur pays , le reste n'est que bois & que montagnes, sur le sommet desquelles ils habitent.

Car la Sueve est coupée par une chaîne de montagnes , au delà de laquelle il y a encore plusieurs Nations , dont la plus étendue est celle des Lygiens qui comprend plusieurs Cantons. Je me contenterai de nommer les plus puissans qui sont les Ariens , les Helvecornes , les Manimes , les Elysiens , & les Naharvales. On fait voir dans le país des Naharvales un

E iiij

bois sacré d'une ancienne religion. Le Prêtre qui y préside est habillé en femme. Les Romains ont jugé que les Dieux qu'on y adore sous le nom d'Alcis , sont Castor & Pollux. Il n'y paroît ni statuë , ni aucune marque d'une superstition étrangere : Neanmoins ils les adorent comme deux jeunes hommes & comme deux freres:

Au reste les Ariens , outre les forces qu'ils ont au dessus des peuples dont je viens de parler , les surpassent aussi en férocité , à laquelle ils ajoûtent beaucoup par leur artifice , & par le tems qu'ils prennent. Ils noircissent leurs boucliers & se teignent même le corps, & ils choisissent pour combattre les nuits les plus obscures : & par cette seule apparence d'une armée infernale , ils donnent de la terreur à

leurs ennemis , personne ne pouvant supporter la vûë d'un si étrange & si horrible spectacle, Car dans tous les combats les yeux sont les premiers vaincus.

Au delà des Lygiens sont les Gathons qui sont un peu plus soumis à leurs Rois , que les autres peuples des Germains , mais qui n'ont pourtant pas encore entièrement perdu leur liberté.

Immédiatement après en s'éloignant de l'Océan , sont les Rugiens , & les Lemoviens. On reconnoît toutes ces Nations , à leurs boucliers ronds , à leurs épées courtes , & à la soumission qu'ils ont pour leur Rois.

Ensuite sont les pays des Suions qui s'étendent jusques à l'Océan. Ces peuples outre qu'ils sont puis-

fans en hommes & en armes , le  
 sont encore en flottes. La forme  
 de leurs Vaisseaux differe des nô-  
 tres , en ce qu'ayant deux Proües,  
 ils peuvent aborder des deux cô-  
 tez. Ils ne vont pas à la voile , &  
 ils n'ont point de rangs de rames  
 attachez aux deux! côtez : mais cel-  
 les dont on s'y sert sont détachées  
 & propres à faire aller le bâtiment  
 en avant ou en arriere , selon le  
 besoin , comme on le pratique sur  
 certains fleuves. Ils estiment les ri-  
 chesses : & c'est par cette raison  
 qu'ils ont un Roy dont le pouvoir  
 est absolu & independant. Les ar-  
 mes n'y sont pas pêle-mêle com-  
 me chez les autres Germains, mais  
 elles sont enfermées sous la garde  
 d'un esclave ; parceque d'un côté  
 l'Ocean les deffend des courses

imprévûës des ennemis & que d'ailleurs des gens armez qui ne font rien, se portent aisément à la licence. Enfin il n'est pas de l'intérêt du Roy de donner la garde des armes à un homme de qualité, ni à un homme libre, ni même à un affranchi.

Au delà des Suïons il y a une autre mer, mais tranquile & presque sans mouvement, qu'on croit qui environne & termine le monde de tout côté; parce qu'après le coucher du Soleil jusques à son lever, il reste assez de lumiere, pour effacer celles des Astres. La credulité du peuple ajoûte qu'on entend le bruit qu'il fait en se levant, & qu'on voit alors les figures des Dieux, & les rayons qui environnent leurs têtes. On pré-

tend que la nature ne va que jusques-là, & cette opinion paroît la plus véritable.

A la droite de la mer des Sueves sont les Aëstiens qui ont les mêmes coûtumes que les Sueves ; mais leur langage approche plus de celui des Bretons. Ils adorent la mere des Dieux. Ils portent des figures de sangliers pour marques de leur religion. Cela leur sert d'armes & de défenses, & ils croient que cela met les Adorateurs de cette Déesse à couvert de tout danger, même au milieu des ennemis. Ils se servent rarement de fer, mais presque toujours de bâtons. Ils prennent plus de peine que les Germains naturellement paresseux n'en prennent communément, pour faire produire à la terre du grain & d'autres fruits.

Ils fouillent aussi dans la mer ; & ce sont les seuls qui recueillent dans les endroits les moins creux, & même sur le rivage , l'ambre, qui chez eux s'appelle Glesé. Mais étant barbares , ils ne se sont pas mis en peine de chercher , quelle en est la nature ni l'origine. Il l'ont même négligé long-tems sans daigner le ramasser non plus que les autres ordures que la mer pousse dehors , jusques à ce que nôtre luxe lui a donné de la réputation. Comme ils n'en font aucun usage, on l'achète d'eux tel que la nature l'a produit. On l'apporte tout informe ; & ils sont tout étonnez du prix qu'ils en reçoivent. On peut pourtant juger que c'est un suc qui distille des arbres , parce qu'on y voit le plus souvent des animaux

de terre & même des oiseaux, qui s'étant embarassez dans cette liqueur, s'y trouvent enfermez lors qu'elle se durcit. Je crois donc que comme il croît dans le fond de l'Orient des arbres & des forêts, d'où découlent l'encens & le baume; il y en a aussi dans les terres & dans les Isles de l'Occident, qui étant échauffées par les rayons du Soleil lorsqu'il en est proche, répandent une liqueur qui coule dans la mer voisine, & qui est portée par le vent sur les côtes opposées. Si vous voulez éprouver la nature de l'ambre en y mettant le feu, il s'allume comme un flambeau, il entretient une flâme grasse & odoriférante: & enfin il se refout en une maniere de poix ou de résine.

Les Sitons joignent aux Suïons & ne different d'eux qu'en une chose ; c'est que c'est une femme qui regne chez eux. Tant ils dégénèrent non seulement de la liberté, mais même de la servitude des autres Germains. C'est là que finit la Suevie.

Je ne sçais si je mettrai les Peucins, les Venedes, & les Fennes, au nombre des Germains ou des Sarmates : quoique les Peucins, que quelques-uns nomment Bastarnes, ressemblent aux Germains par leur langage, par leur maniere de s'habiller, & par leurs maisons où ils vivent tous dans l'ordure & dans la paresse : mais aussi les principaux d'entre eux s'alliant avec des Sarmates, ils prennent quelque chose de leurs usages.

Les Venedes ont aussi pris beaucoup de leurs mœurs ; car ils courent & ravagent tout ce qu'il y a de bois & de montagnes , entre les Peucins & les Fennes. On les met pourtant au nombre des Germains , parce qu'ils bâtissent des maisons , qu'ils portent des boucliers , & qu'ils se plaisent à marcher & à courir. Ce qui est en tout contraire aux Sarmates , qui sont toujours en chariot & à cheval.

Les Fennes sont étrangement féroces , & vivent dans une honteuse pauvreté. Ils n'ont ni armes, ni chevaux , ni maisons. Ils vivent d'herbes , s'habillent de peaux & couchent sur la terre. Ils mettent toute leur esperance dans leurs flèches , dont ils garnissent le bout d'os pointus , faute de fer. Et les femmes

femmes se nourrissent de la chasse ,  
 aussi bien que les hommes. Car elles  
 les accompagnent ordinairement ,  
 & partagent la proye avec eux. Les  
 enfans n'ont point d'autres refuges  
 pour se garantir des bêtes & des  
 injures de l'air , qu'un tissu de bran-  
 ches. C'est ce qui sert de retraite  
 aux jeunes gens & aux vieillards.  
 Cela leur semble plus doux , que  
 de se donner tant de peine pour  
 cultiver la terre & pour bâtir des  
 maisons , & que de flotter conti-  
 nuellement entre l'esperance & la  
 crainte pour sa fortune & pour cel-  
 le des autres. Ne craignant , ni  
 n'esperant rien des hommes , ni  
 des Dieux , ils ont gagné une cho-  
 se tres-difficile , qui est de n'avoir  
 pas même besoin de rien sou-  
 haiter.

Tout le reste est fabuleux , com-

F

me ce que l'on dit que les Hellu-  
siens & les Oxiones, ont le visage  
d'homme & le corps & les mem-  
bres de bête. De quoi n'ayant au-  
cune connoissance, je laisse la liber-  
té d'en croire ce qu'on voudra.

F I N.







LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF NATURAL HISTORY  
AND  
ANTHROPOLOGY

GEORGE A. SMITH

GERMANIA



*A. G. C. f.*

LA VIE  
 DE  
 JULIUS AGRICOLA  
 ECRITE PAR  
 CORNEILLE TACITE.



'ETOIT la coûtume  
 des Anciens d'écrire, &  
 de laisser par là à la po-  
 sterité la vie & les ac-  
 tions des hommes illustres : & nô-  
 tre siècle même, quoiqu'il n'ait pas  
 beaucoup estimé les grands hom-

F ij

mes qu'il a portez , n'a pourtant pas laissé de le faire toutes les fois qu'il s'est trouvé quelqu'un qui par une grande & insigne vertu , à pû vaincre l'ignorance de ce qui est louïable , & se mettre au dessus de l'envie ; deux vices communs aux petits & aux grands Etats. Mais comme chez nos Ancêtres les belles actions étoient ordinaires & plus exposées à être remarquées ; aussi les plus excellens genies de ces tems-là se portoient sans nulle vûë d'ambition ou d'interêt , à faire connoître la vertu , contents du seul plaisir qu'il y a à bien faire. Plusieurs même d'entr'eux ont écrit leur propre histoire , plutôt par un effet de la confiance qu'ils avoient en leur probité , que par un mouvement de vanité & d'arrogance. Aussi n'a-t'on pas eu pour cela ni moins de créan-

cé, ni moins d'estime, pour Rutilius & pour Scaurus. Tant il est vrai que les vertus ne sont jamais plus estimées, que dans les tems où elles sont le plus pratiquées.

Pour moi, ayant à écrire la vie d'un homme déjà mort, j'ay dû commencer par une excuse, qui ne m'auroit pas été nécessaire, si je n'avois dû tomber dans des tems si fâcheux & si ennemis de la vertu. Nous lisons qu'on a fait un crime à Arulenus Rusticus d'avoir loüé Poetus Thrasea, & à Herennius Senecion d'avoir loüé Priscus Helvidius : & que la vengeance ne s'arrêta pas aux Auteurs, mais passa jusques à leurs ouvrages ; l'ordre ayant été donné aux Triumvirs de faire brûler publiquement les précieux monumens de ces illustres Ecrivains. Ils croyoient sans doute étoufer dans

ce feu & la voix du peuple Romain , & la liberté du Senat , & la memoire de tous les hommes ; sur tout ayant chassé à même tems les Philosophes & banni tous les arts honnêtes , de peur qu'il ne restât dans l'Empire rien qui ressentit la vertu.

Nous avons assurément donné alors un grand exemple de patience ; car comme nos peres ont vû le plus haut point de la liberté ; aussi avons-nous éprouvé le dernier degré de la servitude , les recherches que l'on faisoit nous ayant ôté la liberté de parler , & d'écouter même ceux qui parloient. Nous aurions aussi perdu la memoire avec la voix , s'il étoit autant en nôtre pouvoir d'oublier , que de nous taire.

Enfin nous commençons à re-

prendre courage ; mais quoique dès le commencement de cet heureux siècle , l'Empereur Nerva ait accordé ensemble deux choses autrefois fort opposées , sçavoir la souveraine puissance dans un Prince & la liberté de ses peuples , & que Nerva Trajan ajoûte tous les jours quelque chose à la douceur du gouvernement : quoique même , non-seulement nous nous trouvions dans un état à concevoir des esperances & à former des vœux pour la sûreté publique , mais que nous sentions , en formant ces vœux , une confiance ferme de les voir accomplis : toutes fois l'infirmité de nôtre nature est telle , que les effets des remedes sont plus lents que les maux : & comme les corps ne croissent qu'avec beaucoup de tems , & périssent en un moment ; ainsi les ef-

F iiiij

prits & les arts dépérissent aisément & ne se rétablissent qu'avec beaucoup de peine. La paresse s'insinuë aussi peu à peu dans les esprits par la douceur & l'oïsveté qu'on haïssoit au commencement , se fait enfin aimer.

Ajoûtons à cela que pendant quinze ans , qui font une grande partie de la vie de l'homme , plusieurs ont été emportez par divers accidens , & les plus généreux par la cruauté du Prince. Nous sommes restez peu , qui non seulement avons survécu aux autres ; mais aussi, pour ainsi dire , à nous mêmes : & tant des meilleures années de nôtre vie s'étant écoulées , les jeunes gens sont devenus vieux , & ceux qui étoient vieux se sont trouvez près de la fin de leur vie , sans avoir osé parler. J'ay néanmoins crû devoir,

quoique d'un style rude & grossier, faire ici cette comparaison de nôtre ancienne servitude, avec la félicité dont nous jouïssons maintenant. A l'égard de ce livre que j'écris à l'honneur de mon beau pere Agricola, j'espere que s'il ne mérite pas d'être loué il trouvera au moins quelque indulgence en vûë du sentiment de pieté qui me l'a fait entendre.

Cnœus Julius Agricola étoit de l'ancienne & illustre Colonie de Fréjus. Ses deux ayeulx avoient été Intendans de l'Empereur, dignité des plus relevées dans l'ordre des Chevaliers. Son pere Julius Græcinus entra dans l'ordre des Senateurs. Il s'y rendit célèbre par son éloquence & par sa sagesse, & s'attira par ces qualitez la colere de l'Empereur Caius, qui le fit mou-

rir, parce qu'il avoit refusé d'accuser Marcus Silanus, comme il le lui avoit ordonné. Sa mere fut Julia Procilla femme d'une vertu singulière.

Ayant été élevé dans sa maison & par ses soins, il passa ses premieres années dans l'étude & dans l'exercice de tous les beaux arts. Ce qui le garantit des plaisirs & de la débauche, outre son excellent naturel, fut que dès sa plus tendre jeunesse, il avoit demeuré & fait ses études à Marseille, qui est une ville qui a sçû joindre la politesse des Grecs, avec la simplicité des Provinces. Je me souvient qu'il avoit accoutumé de dire, qu'au commencement de sa jeunesse, il se feroit appliqué à l'étude de la Philosophie avec plus d'ardeur qu'il ne convient à un Romain & à un Se-

nateur , si la prudence de sa mere n'avoit arrêté ce premier feu de son esprit. Cet esprit sublime & relevé frappé de l'éclat qui l'environne , se laissoit emporter avec plus de passion que de prudence , à la poursuite de cette gloire qu'on acquiert en la cultivant. ensuite la raison & l'âge acheverent de le retenir , & il sçût avoir de la moderation dans une chose qui n'en souffre gueres, qui est l'amour de la sagesse.

Ce fut en Bretagne & sous Suetonius Paulinus, homme recommandable par son habileté & par sa sagesse ; qu'il fit son premier apprentissage de la guerre ; & il gagna tellement son estime, que ce General voulut l'avoir auprès de lui pour demeurer & vivre ensemble. On ne le vit pas se servir de sa qualité de Tribun , comme il est ordinaire

aux jeunes gens, pour s'abandonner avec plus de licence à l'oïfiveté & aux plaisirs, au lieu de se rendre capable de son emploi : mais il s'étudia à connoître la Province, à se faire connoître aux soldats, à apprendre de ceux qui avoient de l'expérience, à imiter les plus gens de bien : ne recherchant aucun emploi par vanité, n'en refusant aucun par crainte, il s'acquittoit de tout avec soin & avec application.

Jamais la Bretagne ne fut plus troublée qu'alors, ni plus en danger de nous être enlevée. Les Vétérans avoient été massacrez, les Colonies brûlées, les armées coupées & surprises, reduites à combattre pour la vie, avant que de combattre pour la victoire. On doit convenir que tout ce qui se fit, fut conduit par les conseils & par les

ordres du Chef , à qui par cette raison est principalement dûë la gloire du recouvrement de cette Province : mais le jeune Agricola y trouva aussi de grands avantages ; il s'y perfectionna dans l'art militaire, il y acquit de l'experience, & il y conçût une nouvelle & plus vive ardeur pour la belle gloire, quoique tres-mal recompensée dans ces tems-là, où on interprétoit en mauvaise part toutes les actions des grands hommes, & où une grande réputation n'étoit pas moins dangereuse, qu'une mauvaise.

Après cette expedition il passa à Rome pour entrer dans les dignitez : il y épousa Domitia Decidiana qui étoit d'une illustre naissance, & cette alliance, par l'honneur qu'elle lui fit, lui servit beaucoup pour s'élever aux charges auxquelles il

aspiroit. Ils vécutent ensemble dans une parfaite union , s'aimant & se déferant en tout l'un à l'autre ; en quoi la gloire de tous deux seroit égale , n'étoit qu'une bonne femme merite d'autant plus d'estime , qu'une mauvaise femme est plus digne de mépris.

La Quêture de la Province d'Asie lui étant échûë, il l'exerça sous le Proconsul Salvius Titianus ; & ni l'un ni l'autre ne furent capables de le corrompre , quoique la Province étant riche , pût favoriser les desirs de quiconque eût voulu s'y mal gouverner ; & que le Proconsul étant fort avare , fut entierement disposé à dissimuler les fautes des autres , afin qu'on dissimulât les siennes. Il eut là une fille qui remplaça en quelque sorte un fils , qu'il avoit perdu un peu auparavant , &

qui servit à le consoler de cette perte.

Ensuite , persuadé que sous la domination de Néron l'oïsveté tenoit lieu de sagesse , il passa dans le repos & dans l'inaction tout le tems qui s'écoula entre sa Qucture & son Tribunat , toute l'année même de son Tribunat , & enfin sa Prêture , où il se conduisit avec la même réserve , ne lui étant échû aucune Jurisdiction qui l'engageât dans les affaires. Il y célébra les jeux & y donna tous ces spectacles qui ne sont que pour une vaine ostentation. Il y fit une dépense convenable & proportionnée à ses richesses , sans aucun luxe , mais pourtant avec une magnificence qui lui fit beaucoup d'honneur.

Peu de tems après ayant été choisi par Galba pour prendre connois-

sance des présens qu'on avoit faits aux Temples, il en fit une recherche si exacte, que de tous les vols sacrileges qu'on y avoit commis, il n'y eut que ceux de Néron dont la République se sentit.

L'année suivante il lui arriva un malheur, qui lui causa, & à toute sa famille, une grande affliction. La flotte d'Othon qui infestoit toutes les côtes, étant tombé sur le pays des Intéméliens, qui est une partie de la Ligurie, y fit de grands ravages, tua la mere d'Agricola qui étoit dans ses terres, les pillâ, ainsi qu'une partie considerable de ses biens qui avoient été la cause de sa mort. Agricola étant donc parti pour aller rendre à sa mere les derniers devoirs de pieté, apprit en chemin que Vespasien s'étoit emparé de l'Empire, & il se rangea aussi tôt de son parti.

Au

Au commencement de ce regne, Mucien gouvernoit Rome , Domitien étant encor fort jeune , & ne se servant de la fortune de son Pere , que pour mener une vie licentieuse. Il envoya Agricola pour faire des levées , & comme il s'en acquitta avec beaucoup de capacité & de probité , il lui donna le commandement de la vingtième Legion, qui avoit été long-tems sans vouloir prêter le serment , & dans laquelle on disoit que son Prédécesseur s'étoit conduit avec peu de fidelité. Aussi étoit-elle tres difficile à gouverner , & redoutée même des Consulaires : & le dernier qui l'avoit commandée , n'étant que Préto-rien , n'avoit pas eu assez d'autorité pour la tenir dans son devoir , soit par sa faute , ou par celle des Soldats. Ainsi Agricola ayant été choisi

G

pour lui succeder & pour le vanger à même tems , par une modestie dont on ne trouve gueres d'exemple , il aima mieux laisser croire qu'il les avoit trouvez dans leur devoir , que de se donner la gloire de les y avoir mis.

Vectius Bolanus gouvernoit alors la Bretagne avec plus de douceur , que ne demandoit la ferocité de cette Province. Agricola qui étoit plus vif , se modera de peur que son feu ne l'emportât trop loin ; sçachant obéir & accorder en même tems les services qu'il devoit à la République , avec le respect qu'il devoit à son supérieur.

Peu de tems après la Bretagne eut pour Gouverneur Petilius Cerialis qui étoit Consulaire. Sous son commandement toutes les Vertus eurent un champ libre & de grands

exemples. Mais Cerialis fit part de tout à Agricola , d'abord des travaux & des dangers , & ensuite de la gloire. Il lui donna plusieurs fois, pour l'éprouver , une partie de l'armée à commander , & quelquefois aussi de plus grands corps de troupes , à cause des grands succez qu'il avoit eûs. Dans toutes ces rencontres , jamais Agricola ne se prévalut de la réputation qu'il y acqueroit ; mais comme un fidèle subalterne , il rapportoit tous les bons succez à celui qui en étoit le premier auteur & le chef. Ainsi la valeur qu'il faisoit éclater dans l'exécution des ordres qu'il avoit reçûs , & la modestie qui paroissoit dans ses discours , le mettoient à couvert de la jalousie , sans rien diminuer de sa gloire.

Au retour de cét emploi l'Empe-

G ij

reur Vespasien le fit Patricien, & lui donna en suite le Gouvernement d'Aquitaine, considérable, non seulement parceque c'est un des postes des plus éclatans de l'Empire, mais aussi parceque c'étoit un chemin au Consulat, auquel il l'avoit destiné. La plupart croyent que les gens de guerre ont peu de subtilité & de raffinement, parceque la Jurisdiction qu'ils exercent étant simple & se traitant plus par les voyes de fait, ne connoît pas les détours & les finesses du barreau. Mais le bon sens naturel d'Agricola le distingua même parmi les gens de robe, & en fit aisément un bon Juge.

Il avoit ses tems réglez pour le travail & pour le repos. Quand il se trouvoit dans les assemblées faisant la fonction de Juge, il se

montrait grave , appliqué , sévère ; mais bien plus souvent porté à la clémence : Quand il avoit satisfait aux devoirs de sa charge , on ne voioit plus en lui aucune marque d'autorité. Il n'avoit l'air ni chagrin , ni fier , & il se garantit toujours de l'avarice : mais , ce qu'on voit tres-rarement , ni ses manieres douces & populaires ne diminuoient en rien le respect qu'on avoit pour lui , ni sa sévérité l'amour qu'on lui portoit. Ce seroit faire tort aux autres vertus de ce grand homme , que de louer ici son integrité & son innocence. Pour acquerir même de la réputation , avantage que les plus gens de bien ne croient pas devoir négliger , il n'affecta pas même de paroître vertueux. Eloigné de toute jalousie contre ses Collegues , & de toute contention contre les

Intendans de l'Empereur , il étoit persuadé que dans ces sortes de disputes , quoiqu'il y eût toujourns de la honte à être vaincu , il n'y avoit neantmoins jamais de gloire à vaincre.

Il n'y avoit pas trois ans pleins qu'il gouvernoit cette Province , lorsqu'il fut rappelé à Rome , où on lui faisoit esperer qu'il seroit fait Consul. L'opinion commune étoit aussi , qu'on lui donnoit le gouvernement de Bretagne , non qu'il en eût jamais parlé , mais parce qu'on l'en jugeoit capable. la Renommée ne se trompe pas toujourns ; quelquefois même elle détermine à faire le choix qu'elle prévient. Estant Consul & moi fort jeune , il m'accorda sa fille , qui délors promettoit beaucoup : mais je ne l'épousai qu'après son Consulat ; lequel étant expiré,

on le fit auffi-tôt gouverneur de Bretagne & Pontife.

Quoique plusieurs Ecrivains ayent déjà donné des descriptions de la Bretagne , je crois devoir en faire ici une nouvelle ; non que je prétende me mettre en parallele avec eux pour l'esprit & pour la diligence à faire des recherches : mais comme cette Province n'a été subjuguée que depuis leur tems , je puis au moins substituer à l'éloquence dont ils ont enrichi leurs descriptions , la verité qui n'étoit pas encor découverte.

La Bretagne , qui est la plus grande des Isles qui sont venuës à la connoissance des Romains , a du côté de l'Orient la Germanie , l'Espagne à l'Occident & la Gaule au midi. Au Septentrion elle n'a point de terres , mais seulement une mer

G iiij

de vaste étendue. Tite-Live le plus éloquent des anciens Historiens, & Fabius Rusticus qui tient le même rang parmi les modernes, ont comparé la Bretagne à un bouclier long, ou au fer d'une hache. Veritablement tout ce qui est au deçà de la Calédoine, en a la figure; & c'est ce qui a fait qu'on l'a attribué à toute l'Isle: mais ce vaste espace de terre qui est à l'extrémité, se rétrécit & se termine en pointe. Ce n'est que de nos jours qu'une flotte Romaine ayant fait le tour de cette dernière côte, nous a fait connoître que la Bretagne étoit une Isle: à même tems elle découvrit & subjuga des Isles jusqu'alors inconnues, qu'on appelle Orcades. Elle reconnût aussi l'Isle de Thylé, que la neige & le froid avoient rendue jusques-là inaccessible.

Au reste on assure que cette mer est pesante , que ce n'est qu'avec peine qu'on y tire la rame , & même qu'elle n'est pas agitée par les vents ; vrai-semblablement parce que les terres & les montagnes qui fournissent la matiere aux tempêtes , y sont plus rares , & que toute la masse des eaux d'une mer si profonde & si peu interrompue par des terres , ne peut être ébranlée que tres difficilement. Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'Ocean, ni de son flux & reflux : Plusieurs l'ont déjà fait. J'ajouterais seulement que la mer en aucun endroit n'étend plus loin son empire ; qu'elle y fait beaucoup de fleuves & de golphes , & qu'elle ne se répand pas seulement sur le rivage ; mais qu'elle entre bien avant dans les terres , qu'elle les embrasse , & qu'elle s'engouffre mé-

me dans les montagnes , comme dans son lit.

Pour les peuples de la Bretagne , comme ce font des Barbares , on n'a pû apprendre si les premiers habitans de cette Isle font originaires du pais , ou étrangers. Ils ne font pas tous faits les uns comme les autres , & ces differences peuvent donner quelques éclairciffemens. Car les cheveux roux & la grande taille de ceux qui habitent la Calédoine , marquent qu'ils tirent leur origine des Germains. Les visages bazannez des Silures , les cheveux qu'ils ont communément frisez , & la situation de leur pays vîs-à-vis de l'Espagne , donnent lieu de présumer que les anciens Iberes y ont passez & s'en font emparez. Ceux qui font voisins des Gaulois leur ressemblent aussi. Comme ces diffe-

rences peuvent être des effets qui durent encor , de la difference de leurs anciennes origines , elles peuvent aussi venir de la difference des climats , sous lesquels se trouve une aussi grande étendue de pays.

A regarder pourtant la chose en général , il y a apparence que les Gaulois se sont rendus maîtres de la partie de l'isle qui est proche d'eux. On y trouve les mêmes cérémonies de religion fondées sur la même créance superstitieuse. Leur langage n'est pas fort different. Ils ont la même hardiesse à rechercher les dangers éloignez , & la même timidité à en soutenir la présence. Les Bretons cependant y font paroître plus d'ardeur & d'assurance , comme n'étant pas encor amollis par une longue paix : car nous sça-

vons que les Gaulois se sont aussi autrefois rendus recommandables dans la guerre : Une longue paix qui suivit les rendit paresseux , & leur fit perdre tout à la fois & leur ancienne valeur & leur liberté. La même disgrâce est arrivée à ceux des Bretons qui ont été vaincus il y a long-tems ; le reste de la nation est encor aujourd'hui ce qu'étoient autrefois les Gaulois.

Leur force est dans l'infanterie. Il y a aussi parmi eux quelques nations qui combattent sur des chariots : les plus nobles conduisent ces chariots , & les autres les deffendent.

Autrefois ils avoient des Rois : apresent ils sont divisez en plusieurs factions sous autant de Princes ; & ce qui nous donne le plus d'avantage contre ces nations belliqueu-

ses , c'est qu'elles ne joignent pas leurs forces. Il est rare que deux ou trois Peuples se liguent ensemble pour défendre leur liberté : ainsi chacun d'eux combattant séparément , ils sont tous vaincus.

Le temps y est le plus souvent couvert & pluvieux : le froid n'y est pas fort violent. Leurs jours sont plus longs que les nôtres ; leurs nuits sont claires , & même si courtes à l'extrémité de la Bretagne , qu'on a de la peine à distinguer la fin d'un jour d'avec le commencement de l'autre. On dit même que quand le Temps est bien serein , on voit pendant la nuit la lueur du Soleil , & qu'il ne se couche , ni ne se leve , mais qu'il ne fait que passer à côté de la terre de l'Occident à l'Orient. La raison en est , que les extrémités de la terre,

qui sont basses n'élevent pas fort haut leurs ombres , ce qui fait qu'elles ont moins de force pour obscurcir , que le Ciel & les Astres pour éclairer.

La terre y est fertile , & porte de tout , hors des oliviers , des vignes & ce qui ne croît que dans les pays chauds. Les fruits y viennent tôt & meurissent tard , à cause de l'humidité de la terre & du climat. Elle a aussi des mines d'or & d'argent & d'autres métaux qui sont le prix de sa conquête. Enfin l'Océan y produit même des perles , mais obscures & livides , par la faute , selon quelques-uns , de ceux qui les recueillent ; car dans la mer rouge , disent-ils , on les arrache des rochers toutes vives ; au lieu qu'en Bretagne on ne les recueille qu'à mesure que la mer

les jette sur les côtes. J'aime mieux croire que c'est un défaut naturel dans les perles, que dans nous un manquement d'avarice.

Les Bretons fournissent d'eux-mêmes sans résistance aux levées de troupes, aux impositions & aux autres charges de l'Empire, pourveu qu'on ne leur fasse pas de mauvais traitemens : car ils ont beaucoup de peine à les souffrir ; étant à la verité déjà accoutumez à l'obéissance, mais ne l'étant pas encor à la servitude.

Jules Cesar ayant donc été le premier de tous les Romains qui soit entré dans la Bretagne avec une armée, ont peut dire que, quoi qu'il ait porté l'alarme dans le pays par le succès qu'eurent ses entreprises, & qu'il se soit emparé des côtes, il l'a néanmoins plutôt mon-

trée à ses Descendans, qu'il ne la leur a laissée. Ensuite vinrent les guerres civiles, où les principaux de la République tournerent leurs armes contre elle, & on fut long-tems sans songer à la Bretagne, même au milieu de la paix. Auguste, & Tibere encor plus qu'Auguste, disoient que c'étoit là le meilleur parti qu'on pût prendre. On sçait que Caligula avoit formé le dessein d'entrer dans la Bretagne; mais la légéreté de son esprit, qui le faisoit repentir de toutes ses entreprises à peine commencées, & le mauvais succès des grands efforts qu'il avoit faits contre la Germanie l'empêcherent de l'exécuter.

L'Empereur Claude l'entreprit : il y fit passer les Légions Romaines & les troupes des Alliez, & il prit

prit Vespasien pour commander l'armée avec lui ; ce qui fut le commencement de sa fortune : car les peuples qu'il dompta & les Rois qu'il fit prisonniers, furent les présages de la grandeur de sa destinée. Aulus Plautius, le premier Consulair à qui on en donna le gouvernement, & Ossorius Scapula qui lui succeda, tous deux grands capitaines, réduisirent peu à peu en province la partie de la Bretagne la plus proche de la Gaule. On y établit encor une Colonie de Veterans ; & suivant l'usage fort ancien & fort pratiqué par le Peuple Romain, de se servir même des Rois pour établir sa domination, on donna quelques cantons au Roy Cogidunus, qui nous est toujours demeuré tres fidèle. Didius Gallus s'en tint à conseryer ce que ses pré-

H

décesseurs avoient conquis ; si ce n'est qu'il fit construire au delà quelques forts en fort petit nombre , seulement afin qu'on pût dire qu'il avoit augmenté son gouvernement.

Didius fut relevé par Veranius qui mourut dans l'année , & eut pour successeur Suetonius Paulinus. Ce dernier fut fort heureux pendant deux ans : il soumit divers peuples , & il assura ses conquêtes par de bonnes garnisons. Mais se confiant trop sur cette précaution , il s'avança jusqu'à l'Isle de Mone pour l'attaquer , parce qu'elle fournissoit des secours aux Rebelles , & donna par là occasion à la revolte.

Car l'éloignement du Gouverneur les délivrant de crainte , ils commencerent à s'entretenir des malheurs de leur servitude , à recueillir & à exagerer les mauvais

traitemens qu'ils recevoient, & à  
s'aigrir les uns les autres par les re-  
flexions seditieuses qu'ils faisoient,  
se disant entre eux „ que leur pa-  
tience ne leur servoit, qu'à leur  
attirer de jour en jour des char-  
ges plus pesantes, comme à des  
gens qui les supportoient aisément:  
qu'autrefois ils n'avoient qu'un  
Roi ; mais que présentement on  
leur en donnoit deux, le Gouver-  
neur qui en vouloit à leur vie, &  
l'Intendant qui les dépouilloit de  
leurs biens: que la bonne ou la mau-  
vaïse intelligence de ces deux hom-  
mes, étoit également pernicieuse  
aux peuples : que tantôt ils exer-  
çoient leurs cruautés par le mini-  
stere des soldats & des centu-  
rions ; & que d'autres fois ils joi-  
gnoient les opprobres à la vio-  
lence : que rien n'étoit plus à cou-

H ij

„ vèrt de leur avarice & de leur  
 „ lubricité : que dans la guerre on  
 „ avoit au moins cet avantage de  
 „ n'être dépoüillé que par le plus  
 „ fort ; mais que pour eux dans l'é-  
 „ tat où ils étoient ils avoient le  
 „ déplaisir de se voir abandonnez à  
 „ la discretion de gens lâches pour  
 „ la plûpart , qui pilloient leurs mai-  
 „ sons , enlevoient leurs enfans , &  
 „ les forçoient à leurs donner des  
 „ soldats , comme s'il n'y avoit que  
 „ la Patrie pour laquelle ils refu-  
 „ sissent de mourir : que s'ils vou-  
 „ loient considerer leur nombre , ils  
 „ trouveroient qu'il surpasse de beau-  
 „ coup celui des Romains : que les  
 „ Germains avoient bien secoüé le  
 „ joug , quoiqu'ils ne fussent pas dé-  
 „ fendus comme eux par l'Ocean ,  
 „ mais par un simple fleuve : qu'ils  
 „ avoient les motifs les plus pressans

de prendre les armes , leur patrie ,  
 leurs femmes , leurs parens ; au  
 lieu que les Romains n'y étoient  
 portez que par leur avarice & par  
 leur convoitise : que s'ils imitoient  
 les vertus de leurs ancêtres , & s'ils  
 ne se laissoient pas effrayer par le  
 mauvais succès d'un ou deux com-  
 bats , ils obligeroient leurs enne-  
 mis à se retirer , comme autrefois  
 César : qu'en ce cas même leur  
 malheur ne leur devoit inspirer  
 que plus de courage & plus de  
 fermeté : que les Dieux sembloient  
 avoir déjà pitié d'eux , puisqu'ils  
 tenoient le Général Romain ré-  
 légué dans une autre Isle avec son  
 armée : qu'actuellement ils fai-  
 soient déjà ce qu'il y avoit de  
 plus difficile , qui étoit de délibé-  
 rer , puisqu'enfin dans ces sortes  
 de conjonctures , il y avoit plus

H iij

de d'inconvénient à être découvert &  
de surpris , qu'à se déclarer.

S'étant ainsi animez les uns les autres , ils prirent tous les armes sous le commandement de Voadica femme du sang royal ; car à cet égard ils ne font point de différence entre les hommes & les femmes : & ayant surpris & forcé les garnisons répandues dans les forts , ils s'emparèrent même de la Colonie , qu'ils regardoient comme le siège de leur servitude ; & comme il arrive toujours aux Barbares irritez & victorieux , il n'y eut sorte de cruauté qu'ils n'exerçassent. La Bretagne étoit perdue , si Paulin , au bruit de ce mouvement , n'étoit accouru en diligence. Il la remit dans l'état de sa première soumission par le gain d'une seule bataille : ce qui n'empêcha pas que la plû-

part, qui se sentant coupables, craignoient le ressentiment du Gouverneur, ne demeurassent armez.

Comme celui-ci, qui d'ailleurs étoit grand homme, traittoit trop durement ceux qui s'étoient rendus, vangeant même ses injures particulières avec celles de la République, on envoya à sa place Petronius Turpilianus, qui n'ayant reçu aucune offense de ces peuples, devoit être plus doux & plus disposé à pardonner à ceux qui se soumettoient. Il se contenta de rétablir le calme & sans rien entreprendre au delà, il laissa la Province à Trebellius Maximus; lequel n'ayant ni valeur, ni expérience dans la guerre, retint ces peuples dans le devoir par ses manières douces & affables.

Les Barbares commencerent aussi delors à nous pardonner des vices

H iiii

qui leurs devenoient agréables ; & nos guerres civiles survinrent à propos pour couvrir d'un prétexte plausible nôtre lacheté. Mais aussi l'oisiveté ayant rendu insolent le soldat qui étoit accoutumé au travail, la discorde se mit dans nôtre camp. Trebellius s'enfuit d'abord & se cacha pour se dérober à la fureur de son armée, & en ayant recouvré le commandement, il ne le retint que sous leur bon plaisir, & avec une dependance honteuse, comme si par une convention entre le Général & ses soldats, ils s'étoient engagez mutuellement, celui-là à leur donner toute sorte de licence, ceux-ci à lui laisser la vie. Cette sedition ne coûta point de sang.

Les guerres civiles continuant toujours, Vestius Bolanus n'inquieta point la Bretagne par des or-

dres efficaces pour le rétablissement de la discipline. Sous son gouvernement les soldats ne furent ni moins lâches contre les ennemis, ni moins seditieux dans le camp. La seule différence qu'il y eut, est que Bolanus étant irréprochable, & n'ayant rien fait qui pût le rendre odieux, s'étoit assuré de leur amitié qui lui tenoit lieu d'autorité.

Mais après que Vespasien se fut rendu maître de la Bretagne, aussi-bien que du reste du monde, il y envoya de grands capitaines & de bonnes armées qui diminuerent les espérance des ennemis. Pétilius Cérialis y porta aussi-tôt l'épouvante en attaquant la ville des Brigantes, qui passe pour la plus peuplée de la Province; il donna plusieurs combats, entre lesquels il y en eût de fort sanglans; & il conquit une

grande partie de leur pays , où il en fit le théâtre de la guerre. Quoiqu'il semblât que Cerialis eût effacé par avance la gloire de son successeur ; toutefois Julius Frontinus soutint en grand homme le poids qu'il lui laissoit, faisant tout ce qu'on pouvoit attendre dans de pareilles conjonctures , & subjuga malgré la difficulté des lieux , la nation des Silures qui étoit puissante & belliqueuse.

Agricola étant passé en Bretagne au milieu de l'esté , la trouva dans cet état après les nouveaux succez qu'on avoit eu dans la guerre : les soldats y vivoient dans une entière sécurité , comme s'il n'y avoit eû plus rien à faire , & les ennemis ne cherchoient que l'occasion d'entreprendre. Les Ordoviciens un peu devant son arrivée , avoient

taillé en pieces presque tout un corps de Cavalerie , qui étoit en quartier sur leurs frontieres. Dans ce commencement toute la Province qui ne demandoit pas mieux que la guerre , étoit dans l'attente des suites qu'auroit cet événement ; voulant reconnoître si la déclaration des Ordoviciens étoit un exemple à suivre , & voir quel homme c'étoit que le nouveau Gouverneur.

Quoique l'esté fut déjà passé , que les troupes fussent toutes dispersées dans le pays , que l'opinion où étoient les soldats qu'on ne feroit rien de cette année là , fut un obstacle au dessein de commencer une guerre , sur tout la plûpart étant de sentiment qu'il valoit mieux se tenir sur la deffensive ; Agricola néanmoins résolut d'aller au devant du danger ; & ayant assemblé les

legions avec un petit nombre de troupes des Alliez , parceque les Ordoviciens n'osoient pas descendre en pleine campagne , lui à la tête de cette armée pour encourager les autres par son exemple , il l'a rangea en bataille , tailla en pieces presque toute cette nation , & persuadé qu'il falloit profiter de la réputation que cette action lui avoit acquise , & que tout dépendoit du commencement , il résolut de se rendre maître de l'Isle de Mone , dont j'ay dit plus haut que Paulin rappellé par la révolte de toute la Bretagne , avoit été obligé d'abandonner la conquête qu'il avoit entreprise.

Mais comme on manquoit de bâtimens propres à y passer , étant assez ordinaire de n'avoir pas ces sortes de préparatifs pour les desseins

imprévûs , il fallut que la sagesse & la fermeté du Général y suppléassent. Car ayant fait décharger tout le bagage , il fit passer si promptement les plus braves des Alliez , qui connoissoient les guez & qui selon la coûtume de leur pays sçavoient se servir de leurs armes & conduire leurs chevaux en nageant , que les ennemis qui s'attendoient de voir une flotte sur la mer , surpris de cette hardiesse , crûrent qu'il n'y avoit rien de difficile ni d'insurmontable à des gens qui faisoient ainsi la guerre.

Ces Insulaires ayant donc demandé la paix , & s'étant soumis avec leur Isle , on commença à regarder Agricola comme un grand homme , pour avoir mieux aimé , en entrant dans la Province , s'exposer aux fatigues & aux perils de la guerre ,

que passer ce tems-là, comme les autres, à recevoir de vains honneurs & à écouter les sollicitations de ceux qui briguoient les emplois.

Agricola ne tira point de vanité de ce succès : il ne daigna pas même donner le nom de victoire ou de conquête à un exploit, qui ne seroit qu'à contenir dans le devoir des peuples déjà vaincus : Enfin il ne souffrit pas qu'on ornât de lauriers ses faisceaux, pour marque des avantages qu'il venoit de remporter ; mais ce soin même de cacher sa gloire servit à l'accroître, tout le monde se représentant combien devoient être grands les projets d'un homme, qui comptoit pour rien de si grandes choses qu'il venoit de faire.

Au reste connoissant l'esprit des Bretons, & en même tems ayant

appris par l'expérience des autres, qu'on avançoit peu par les armes, quand on uſoit inſolement de la victoire, il s'appliqua à prévenir tout ſujet de revolte, & commençant par lui-même & par ſes domeſtiques, il regla le premier ſa maiſon ; entrepriſe auſſi difficile pour la plûpart, que de gouverner toute une Province. Il ne mit dans les emplois publics ni ſes affranchis, ni ſes eſclaves. Il ne recevoit point de ſoldats ni par affection particulière, ni à la recommandation ou à la priere des Centurions : mais il croyoit que le plus brave étoit le plus fidèle.

Il ſçavoit tout ; mais il diſſimuloit beaucoup de choſes. Il pardonnoit aiſément les petites fautes, & puniſſoit ſévèrement les grandes : chez lui le repentir tenoit ſouvent

lieu de peine. Sa maxime étoit de mettre plutôt dans les charges des gens de la fidélité desquels il étoit sûr, que de châtier ceux qui s'y seroient mal conduits.

Il adoucissoit par l'égalité qu'il vouloit qu'on gardât exactement dans les répartitions, l'augmentation des impôts & des levées de bled; ayant retranché tout ce qui ne tournant qu'au profit des particuliers, étoit plus onéreux aux peuples, que le tribut même. Car on se jouïoit d'eux, & après les avoir fait long-tems attendre à la porte des greniers publics qu'on tenoit fermés, on les obligeoit à acheter le bled tout ce qu'on vouloit, & à le revendre ensuite à un plus bas prix. De même on fatiguoit par des voyages longs & difficiles, ceux qui devoient fournir la subsistance aux troupes,

troupes , & au lieu de leur assigner celles qui étoient dans les quartiers les plus prochains , on les obligeoit à porter leurs bleds aux quartiers les plus éloignez & dont les chemins étoient impraticables ; afin que s'ils vouloient payer en argent, pour se racheter de ces difficultez, on pût par cette circonstance augmenter considerablement au profit de peu de personnes le prix des grains, qui étant à portée de tous , n'auroient pû sans cela être taxez qu'à un prix moderé.

En réprimant ces abus dès la premiere année, il donna une grande estime pour la paix, que la negligence ou la lâche tolérance de ses prédecesseurs faisoit craindre autant que la guerre. Mais l'esté venu, il assembla son armée. Il louïoit les soldats qui gardoient leur rang : il

reprenoit ceux qui s'en écartoient : il marquoit lui-même le camp : il alloit reconnoître les marais & les bois : sans cesser cependant d'inquieter les ennemis , dont il ravageoit le pays par des courses imprévûës : après les avoir bien effrayez , se montrant disposé à leur pardonner , il les portoit à souhaiter la paix. C'est ainsi qu'il obligea plusieurs cantons , qui jusques alors avoient toujours tenu tête , à donner des ôtages & à traiter. On les environna de forts & de garnisons, qu'on disposa si à propos , qu'on ne laissa derriere , aucun quartier de la Bretagne , sans excepter ceux où on n'avoit pas encor porté la guerre auparavant.

On employa fort utilement l'hiver suivant : Car pour accoûtumer par les plaisirs à la paix & au repos,

des hommes sauvages & dispersez, que cette maniere de vie tenoit plus disposez & plus enclins à la guerre, il les exhorta en particulier & les aida en public à bâtir des temples, des places publiques & des maisons, donnant des louanges à ceux qui s'y affectionnoient, & punissant ceux qui s'y montroient négligens. Par cette conduite il faisoit naître entre eux une émulation, qui avoit l'effet de la contrainte. Il commença aussi à faire apprendre les beaux arts aux enfans des principaux d'entre eux, & il les y engagea en témoignant qu'il leur trouvoit plus d'esprit qu'aux Gaulois; en sorte que ceux, qui peu de tems auparavant ne vouloient pas apprendre la langue Romaine, s'appliquerent à en étudier la pureté & l'éloquence. Ensuite il les porta à s'ha-

biller comme nous , & plusieurs prirent la robe. Ils passerent insensiblement jusques à goûter nos vices , faisant bâtir des galeries & des bains , & recherchant même la propreté dans la bonne chere. Tout cela passoit pour politesse parmi ce simple peuple , quoique ce fût une partie de leur servitude.

Dans la troisiéme campagne il pénétra dans de nouveaux pays , ayant tout ravagé jusques au marais de Taüm : ce qui affraya tellement les ennemis , que quoique l'armée eût été tourmentée par de cruelles tempêtes , ils n'oserent cependant l'attaquer. Ils donnerent même le tems de bâtir des forts. Les plus habiles remarquoient que jamais capitaine n'avoit sçû mieux choisir qu'Agricola , les postes avantageux pour les construire ; qu'au-

cun de ceux qu'il avoit fait bâtir, n'avoit été ni pris par force, ni rendu par composition, ni même abandonné. Il en faisoit faire de fréquentes excursions dans les pays voisins, & il y envoyoit tous les ans de nouvelles troupes, pour les garantir contre le danger d'un long siège. Ainsi on y passoit l'hyver sans crainte, tous ayant de quoi se deffendre. Ce qui faisoit échouer tous les projets des ennemis qui en étoient au désespoir, parce qu'accoutumés à se dédommager pendant l'hyver des pertes qu'ils avoient faites pendant l'esté, ils étoient alors repouffez également dans les deux saisons.

Dans toutes ces occasions jamais Agricola par un desir immodéré de gloire, ne déroba aux autres celle que méritoient leurs belles actions;

mais chacun , soit Centurion , ou tout autre Officier , étoit assuré d'avoir en lui un témoin irréprochable de sa conduite. Il passoit dans l'esprit de quelques-uns pour trop aigre dans ses reprimandes. Il étoit en effet aussi severe à l'égard de ceux qui se gouvernoient mal , que doux & caressant à l'égard de ceux qui faisoient leur devoir : mais au reste il ne gardoit dans le cœur aucun ressentiment : son silence n'étoit pas une dissimulation qui fut à craindre , & il avoit pour maxime , qu'il étoit plus honnête d'offenser ouvertement un homme dont on étoit mécontent , que de le haïr en secret.

Il employa la quatrième campagne à assurer la conquête des pays qu'il n'avoit presque fait que parcourir : de manière que si la valeur de nos armées & la gloire du nom

Romain pouvoient souffrir quelque borne, il sembloit qu'on l'avoit trouvée dans la Bretagne. Car on s'étoit assuré par des forts & par des garnisons du petit espace de terre situé entre les rivieres de Glota & de Bodotria, dont le flux qu'elles reçoivent de deux différentes mers, font remonter les eaux fort avant dans les terres. On étoit maître de tous les ports les plus voisins, & les ennemis se trouvoient comme releguez dans une autre isle.

Dans la cinquième campagne s'étant embarqué & ayant passé plus loin, il subjuga par de fréquens & heureux combats, des nations qui avoient été jusques-là inconnuës, & il garnit de troupes le côté de la Bretagne, qui regarde l'Hibernie, moins pour la crainte qu'il eut des ennemis, que par l'esperance de fai-

re des progrès de ce côté-là. Car l'Hibernie étant située entre la Bretagne & l'Espagne & sur la mer des Gaules, auroit été tres-utile au commerce entre des Provinces qui font la partie de l'Empire où nous avons le plus de forces.

Cette Isle est plus petite que la Bretagne, mais plus grande qu'aucune autre de la mer Mediterranée. Son terroir & son climat, non plus que le naturel & les mœurs de ses habitans, ne sont pas fort différens de ceux de la Bretagne. Le commerce nous en a fait mieux connoître les ports & les avenues. Agricola avoit reçu chez lui un des premiers Seigneurs de cette Isle, qu'une sedition en avoit chassé, & il le retenoit chez lui sous prétexte d'amitié, mais en effet pour s'en servir dans l'occasion. Je lui ay sou-

vent ouï dire qu'on pouvoit conquérir & conſerver l'Hibernie avec une ſeule legion & fort peu de troupes auxiliaires , & que cette conquête ſerviroit beaucoup pour ſe maintenir dans la Bretagne , quand ſes peuples ſe verroient entourez de toute part des armes Romaines , & qu'on leur auroit même fait perdre de veuë la liberté.

L'eſté ſuivant qui fut le commencement de la ſixième année de ſon gouvernement , étant dans une grande Ville au delà de la riviere de Bodotria , il entreprit de reconnoître avec ſa flotte tous les ports voiſins ; parce qu'on craignoit la révolte de ces peuples , & qu'une armée ennemie rendoit dangereux les chemins. Ce fût la première fois qu'Agri cola ſe ſervit de ſa flotte. Elle ſui voit l'armée de terre , ce

qui faisoit un effet tres-avantageux, lorsqu'on voyoit nos armes s'avancer ensemble par terre & par mer, & que souvent se trouvoient mêlez dans un même camp les fantassins & les cavaliers d'une armée avec les soldats de l'autre, chacun se faisant un plaisir de relever ses actions & de raconter ses aventures; les uns representant la hauteur des montagnes & l'épaisseur des forêts qu'ils avoient passées, les autres les dangers qu'ils avoient essuyez dans les tempêtes; comparant leurs succez avec cette vanité qui est ordinaire aux gens de guerre, d'une part les conquêtes faites sur terre malgré la résistance des ennemis, & de l'autre les progrès faits sur l'Océan, sur lequel ils prétendoient avoir étendu les bornes de l'Empire. On apprenoit des prisonniers que la vûë

de cette flotte épouvantoit beaucoup les Bretons, qui se voyoient ôtez par cette entrée dans leur mer, tous les moyens d'échaper, s'ils venoient à être vaincus.

Les peuples de la Calédoine ayant pris les armes & assemblé une puissante armée, que la renommée fit, selon l'ordinaire, encor plus grande, s'avancerent contre nous, & ayant attaqué quelques-uns de nos forts, ils avoient déjà par cette hardiesse rempli de frayeur nos troupes. Il se trouva même des lâches qui faisans les prudens, disoient qu'il falloit repasser la Bodotria & qu'il valoit bien mieux se retirer, que de se laisser chasser par les ennemis. Agricola apprit à même tems que les Calédoniens avoient partagé leurs troupes, pour fondre sur lui par plusieurs endroits : sur quoi il

partagea aussi son armée en trois corps, de peur qu'elle ne fut enveloppée par les ennemis qui étoient en plus grand nombre, & qui sçavoient le païs; & il se mit ainsi en marche. Les ennemis le scûrent, & changeant de dessein sur le champ, ils se réunirent, & vinrent fondre de nuit sur la neuvième légion comme la plus foible, qu'ils prétendoient d'ailleurs éfrayer davantage en la surprénant dans le sommeil.

Ils égorgerent les sentinelles; & ils avoient déjà forcé le camp, quand Agricola qui apprit leur marche par les coureurs, se mit à leur suite, commanda aux plus legers de sa cavalerie & de son infanterie de les charger par derriere, & ensuite à toute l'armée de jeter de grands cris. Le jour commençant fit aussi briller les enseignes aux yeux des

ennemis. La terreur se jetta parmi eux , lorsqu'ils se virent attaquez de toute part : les Romains au contraire se ranimerent , & ne craignant plus pour leur vie , ils ne continuèrent à combattre que pour la gloire. Ils chargerent à leur tour les ennemis ; le combat fut fort rude dans le défilé des portes du camp : mais enfin les Barbares en furent chassés, les deux armées combattant à l'en-  
vi , l'une pour faire voir que son secours avoit été nécessaire ; l'autre pour montrer qu'elle n'en avoit pas eu besoin. Cette victoire auroit terminé la guerre , si les fuyards n'avoient trouvé une retraite dans les marais & dans les bois.

Cet avantage qui fit beaucoup de bruit , enfla tellement le cœur à toute l'armée , que les soldats croyant qu'ils n'y avoit rien qui pût

résister à leur valeur, disoient fièrement, qu'il falloit percer la Calédoine, & trouver enfin l'extrémité de la Bretagne à la pointe de l'épée; & ceux mêmes qui peu de tems auparavant étoient si sages & si circonspects, paroissoient après cette victoire les plus déterminez & parloient le plus haut. C'est-là l'injustice de la guerre, que tous s'attribuent la gloire des bons succès, & qu'on n'impute les mauvais qu'à un seul.

Mais les Bretons qui n'attribuoient pas tant leur défaite à la valeur des soldats, qu'à l'adresse du Général qui avoit sçû profiter de l'occasion, ne diminuerent rien de leur fierté; & sans perdre de tems ils armerent leur jeunesse, envoyerent leurs femmes & leurs enfans dans des lieux sûrs, & affermirent dans des assem-

blées & par des sacrifices la conspi-  
ration, où tous leurs cantons entre-  
rent pour la deffense commune. Les  
esprits étant ainsi irritez de part &  
d'autre on se sépara.

Le même esté une Cohorte d'U-  
sipiens qui avoit été levée en Ger-  
manie & envoyée en Bretagne, fit  
une grande & mémorable action.  
Car ayant tué leur Centurion & les  
soldats qu'on avoit mélez dans les  
compagnies pour les dresser à la  
guerre & y établir la discipline par  
leur exemple, monterent sur trois  
brigantins, ayant forcé les Pilotes à  
les conduire, & l'un d'eux s'étant  
sauvé, ils tuèrent les deux autres  
qui par là leurs étoient devenus sus-  
pects; & cinglerent aussi-tôt en  
haute mer, au grand étonnement  
de tout le monde, qui ne sçavoit  
pas encor ce qui s'étoit passé. En sui-

te ayant été pouſſez de côté & d'autre, obligez de combattre contre pluſieurs peuples de la Bretagne qui deffendoient leurs biens, ſouvent vainqueurs, quelquefois vaincus, ils furent enfin réduits à la miſerable neceſſité de manger d'abord les plus foibles d'entre eux & & enſuite tous ceux indifferemment ſur qui le ſort tomba. Ayant ainſi tourné autour de la Bretagne & perdu leurs vaiſſeaux, faute de les ſçavoir gouverner, ils furent pris pour des Corſaires & mis en eſclavage par les Suéves & enſuite par les Friſons. Quelques-uns d'eux ayant été vendus, & par divers changemens de maîtres étant tombez entre nos mains, raconterent cette avanture ſingulière qui les rendit recommandables.

Au commencement de l'eſté Agricola

cola receut une affliction domestique, par la perte d'un fils, qui lui étoit né un an auparavant. Il ne soutint cet accident, ni en affectant de faire paroître beaucoup de force, d'esprit, comme certains fameux personnages, ni en pleurant & en se laissant abattre par la tristesse, comme les femmes : les exercices de la guerre furent le plus grand remede à sa douleur.

Ayant donc fait partir sa flotte devant lui pour ravager les côtes, répandre la terreur par tout, & tenir les ennemis dans l'incertitude de l'endroit où tomberoit l'orage, lui avec son armée qu'il ne voulut pas charger de bagages, & qu'il avoit grossi de ceux des Bretons, dont il avoit éprouvé le courage & la fidélité, marcha vers la montagne de Grampium, que les ennemis occu-

K

poient déjà. Car les Bretons sans se décourager pour le mauvais succès du dernier combat , dans l'attente de la servitude s'ils ne se vangeoient, avoient rassemblé toutes leurs forces par les députations qu'ils s'étoient envoyez & par les traitez qu'ils avoient faits entre eux , ayant enfin reconnu que ce n'étoit que par leur union qu'ils pourroient repousser leur commun péril. Déjà ils se trouvoient au nombre de plus de trente mille hommes ; & il y arrivoit encor de toute part une foule de jeunesse , & même tous ceux qui dans un âge déjà avancé conservoient encor assez de vigueur, chacun de ces derniers ayant eu soin de se parer des marques d'honneur que leur avoient méritées leurs belles actions ; quand Galgacus , celui de leurs Capitaines qui se distinguoit le plus par sa valeur &

par sa naissance, parla ainsi, à ce qu'on rapporte, à toute cette multitude assemblée qui demandoit le combat.

Quand je considère les causes de cette guerre & la nécessité où nous sommes réduits, je conçois une forte espérance que ce jour où je vous vois si bien unis, sera le premier de la liberté de toute la Bretagne. Car aucun de nous n'a encore éprouvé la servitude : & nous n'avons aucune retraite, n'y ayant point de terres au delà des nôtres, & la mer nous étant fermée par la flotte Romaine. Ainsi les armes qui sont le parti le plus glorieux pour les braves, sont aussi le seul aujourd'hui qui soit sûr pour les lâches. Les combats qu'on a livrés jusques ici aux Romains, & dont le succès a été tantôt bon, tantôt

K ij

„ mauvais , avoient des ressources  
 „ dans nôtre valeur , dans nous, dis-  
 „ je , qui sommes les peuples les plus  
 „ considerables de la Bretagne , &  
 „ qui situez dans le fond de l'Isle ,  
 „ éloignez des frontieres de ceux qui  
 „ étoient tombez dans la servitude ,  
 „ n'avons pas encor même les yeux  
 „ fouillez de la vûë de la domination  
 „ Romaine. Estant donc à l'extremi-  
 „ té du monde & dans le dernier lieu  
 „ où subsiste la liberté , un pays aussi  
 „ retiré , au delà duquel nôtre nom  
 „ n'est pas même passé , nous a dé-  
 „ fendu jusques à ce jour : car on se  
 „ forme toujourns de hautes idées de  
 „ ce qu'on ne connoît pas. Mainte-  
 „ nant les extremitez de la Bretagne  
 „ sont découvertes : mais il n'y a au  
 „ delà de nous que des mers & des  
 „ rochers , & nous avons au dedans  
 „ du pays les Romains , de l'orgüeil

desquels il n'y a point de soumis-  
 sion qui puisse mettre à couvert.  
 Ces brigands de l'Univers, ne  
 trouvant plus de terres à ravager,  
 viennent infester aussi la mer.  
 L'avarice les arme contre les enne-  
 mis riches, & l'ambition contre  
 ceux qui sont pauvres. L'Orient  
 & l'Occident n'ont encor pû les  
 rassasier : ce sont les seuls qui de-  
 sirent également de s'assujettir &  
 les riches & les pauvres. Voler,  
 massacrer, piller, c'est ce qu'ils ap-  
 pellent faussement regner : faire  
 d'un pays une solitude, c'est ce  
 qu'ils appellent le pacifier. La na-  
 ture a mis dans le cœur de tous  
 les hommes un amour tendre pour  
 ses enfans & pour ses proches : Ils  
 nous les enlèvent & les envoient  
 en esclavage dans des terres étran-  
 geres. Nos femmes & nos sœurs,

„ si elles échappent à leur violence  
 „ & à leur brutalité pendant la guer-  
 „ re, sont corrompuës par leurs ga-  
 „ lanteries dans le séjour qu'ils font  
 „ en nos maisons pendant la paix. Ils  
 „ épuisent nos biens par leurs impôts;  
 „ ils consomment nos bleds pour sub-  
 „ sistance de leurs troupes ; ils fati-  
 „ guent nos corps & nos bras à for-  
 „ tifier des bois & des marais sous  
 „ les coups & parmi les outrages dont  
 „ nous accablent les Directeurs de  
 „ ces travaux. Ceux qui sont nez  
 „ esclaves ne sont vendus qu'une fois,  
 „ & sont nourris aux dépens de leurs  
 „ maîtres : mais la Bretagne paye  
 „ tous les jours sa servitude, &  
 „ nourrit ceux qui l'y retiennent :  
 „ on peut ajouter que comme dans  
 „ une maison le dernier venu des  
 „ esclaves sert de jouët même aux  
 „ autres qui le sont comme luy; ainsi

nous qui ne ferons entrez que les “  
 derniers dans la servitude, ou ils ont “  
 commencé depuis si long-tems à re- “  
 duire le monde, nous y sommes at- “  
 tendus pour y être livrez à la mort, “  
 comme les plus vils & ies plus mé- “  
 prisables de tous. Car nous n’a- “  
 vons ni champs, ni mines, ni ports, “  
 où on nous puisse employer aux “  
 travaux. La force & le courage des “  
 sujets ne sont pas des qualitez qui “  
 plaisent à leurs maîtres, & plus l’é- “  
 loignement d’un pays & la difficul- “  
 té d’y aborder le rendent sûr pour “  
 ses habitans, plus ils sert à les ren- “  
 dre suspects. Ainsi ne voyant au- “  
 cun lieu d’esperer qu’on vous épar- “  
 gne, prenez enfin aujourd’hui la “  
 resolution qu’il convient soit pour “  
 vôtre gloire, soit pour vôtre con- “  
 servation. Les Brigantes ont bien “  
 scû sous le commandement d’une “

K. iiij

„ femme, brûler la Colonie Romai-  
 „ ne & se rendre maîtres de leur  
 „ camp, en état de secouïer entiere-  
 „ ment le joug, si ces avantages ne  
 „ les avoient jetté dans le relâche-  
 „ ment. Nous donc qui avons encor  
 „ toutes nos forces, dont les coura-  
 „ ges n'ont pas encor été affoiblis par  
 „ la servitude, & qui ne combattons  
 „ pas pour recouvrer nôtre liberté,  
 „ mais pour la conserver, ne devons-  
 „ nous pas faire voir dès le premier  
 „ combat, quels hommes la Calé-  
 „ doïne s'est reservez pour sa defen-  
 „ se? Vous imaginez-vous que les  
 „ Romains ayent autant de valeur  
 „ dans la guerre, que d'insolence  
 „ dans la paix? Ils ne sont illustres  
 „ que par nos divisions, & ils don-  
 „ nent à leur armée la gloire des suc-  
 „ cés, dont ils ne sont redevables  
 „ qu'à nos fautes. Leur armée est un

ramas de différentes nations que le  
 bonheur de leurs armes ont rassem-  
 blées, & qu'une disgrâce dans la  
 guerre dissipera: si ce n'est que vous  
 croyez que les Romains tiennent  
 attachez par les liens de la fidélité  
 & de l'affection les Gaulois, les Ger-  
 mains, & ( ce que j'ay honte de di-  
 re ) la plûpart des Bretons, qui ex-  
 posent à la verité leur vie pour éta-  
 blir cette domination étrangere,  
 mais qui pourtant ont été plus long-  
 tems leurs ennemis, que leurs es-  
 claves. Ce n'est que la crainte qui  
 retient ces alliez avec eux; foible  
 lien pour une solide union. Ce lien  
 ôté, en cessant de craindre, ils com-  
 menceront à haïr. Tout ce qui peut  
 animer à vaincre, nous l'avons. Les  
 Romains n'ont point de femmes  
 dont la conservation les interesse,  
 ni de parens qui leur puissent re-

„ procher la honte de leur fuite. La  
 „ plûpart ou n'ont point de patrie  
 „ certaine , ou en sont fort loin. Les  
 „ Dieux même semblent nous avoir  
 „ livré cette poignée d'hommes res-  
 „ ferrez & comme enfermez dans ce  
 „ coin de pays , ou de quelque côté  
 „ qu'ils tournent les yeux , le Ciel, la  
 „ terre , les forêts, tout leur est incon-  
 „ nû & les remplit d'éfroy. Que l'or  
 „ & l'argent dont ils brillent, ne vous  
 „ éblouissent pas: cela ne peut ni les  
 „ garantir de nos coups , ni nous fai-  
 „ re de blessures. Nous trouverons  
 „ dans leurs troupes même , des trou-  
 „ pes auxiliares : les Bretons recon-  
 „ noîtront que nôtre cause est la leur;  
 „ les Gaulois se représenteront leur  
 „ ancienne liberté : ce qui leur reste  
 „ de Germains imitera les Usipiens  
 „ qui viennent de les abandonner.  
 „ Cette armée vaincuë, il n'y aura plus

rien à craindre. Leurs forteresses  
 seront dégarnies: leurs Colonies ne  
 seront habitées que par des vieil-  
 lards: il n'y aura plus que foiblesse  
 & que discorde dans leurs Villes  
 composées de chefs qui comman-  
 dent tyranniquement, & de sujets  
 qui n'obéissent qu'à regret. Vous  
 avez ici un General & une armée:  
 là vous attendent les exactions, les  
 travaux des mines & tous les autres  
 malheurs de la servitude, dont cette  
 journée doit décider, si vous y serez  
 pour toujours assujettis, ou si vous  
 vous en affranchirez sur l'heure.  
 Allant donc au combat souvenez-  
 vous de vos Ancêtres, & pensez à  
 vos Descendans.

Les Bretons reçurent ce discours  
 avec joye, & y répondirent par des  
 frémissemens & des clameurs confu-  
 ses mêlées de chants selon la coûtume.

me des Barbares. Déjà les bataillons se formoient, les armes commençoient à briller, & les plus hardis s'avançoient: pendant que les deux armées se rangeoient en bataille, Agricola, quoiqu'il vit dans les soldats une ardeur qu'il avoit de la peine à retenir, crût néanmoins leur devoir parler en ces termes.

„ Voici, compagnons, la huitième  
 „ année que vôtre fidélité & vôtre  
 „ valeur triomphent de la Bretagne  
 „ sous l'étoile & les auspices de  
 „ l'Empire Romain. Dans un si grand  
 „ nombre d'entreprises & de batailles  
 „ il a fallu beaucoup de résolution  
 „ contre tant d'ennemis, & beaucoup  
 „ de constance pour vaincre la nature  
 „ même qui sembloit s'opposer à nous.  
 „ Comme je ne me plains pas de  
 „ vous, je ne crois pas aussi que vous  
 „ vous plaigniez de moi. Nous avons

certainement laissé loin derrière  
 nous ceux qui nous ont précédé,  
 vous les soldats, moi les Gouver-  
 neurs. Les uns & les autres n'ont  
 connu les extremités de la Breta-  
 gne que par des rapports & par la  
 renommée; mais pour nous, nous y  
 campons actuellement, nos armes  
 nous en ont mis en possession. &  
 nous l'avons découverte & à même  
 tems subjuguée. Dans des marches  
 pénibles qu'il vous a fallu faire par  
 des marais, des montagnes & des  
 rivières, j'entendois dire aux plus  
 braves; Quand verrons-nous l'en-  
 nemi? Quand en viendrons-nous  
 aux mains? Le voilà devant vous,  
 forcé à sortir des lieux où il s'étoit  
 caché: vos vœux sont exaucez & le  
 champ est ouvert à votre valeur.  
 Tout ce qui tournera à nôtre avan-  
 tage, si nous vainquons, nous de-

vient contraire , si nous sommes  
 vaincus. Car s'il est glorieux pour  
 nous d'avoir fait tant de chemin ,  
 d'avoir percé tant de forêts , & d'a-  
 voir passé tant de lacs , ces progrès  
 si heureux deviendroient funestes à  
 ceux qui prendroient la fuite. Car  
 nous manquerions & de guides  
 pour nous conduire par des lieux  
 inconnus , & du secours des con-  
 vois pour nôtre subsistance : Nous  
 n'avons donc plus d'autre ressource  
 que dans nos bras & dans nos ar-  
 mes. Pour moi il y a long-tems que  
 je tiens pour maxime , qu'il n'y a  
 point d'assurance dans la fuite , ni  
 pour une armée , ni pour un Géné-  
 ral. Ainsi une mort honorable est  
 plus à desirer qu'une vie honteuse :  
 & ici nous trouvons jointes ensem-  
 ble la gloire & la sûreté : outre que  
 ce seroit encor une gloire pour nous

d'avoir été tuez<sup>ez</sup> aux extremittez du monde. Si vous deviez avoir affaire à de nouvelles nations & à des armées, que vous n'eussiez pas éprouvées; je vous encouragerois par l'exemple de nos autres armées, qui les ont vaincues: mais ici vous n'avez qu'à vous représenter vos victoires passées & à consulter vos yeux. Ce sont ces mêmes Barbares que vous défites l'an passé par vos seuls cris; lorsqu'ayant attaqué une de nos légions, ils essayèrent de dérober une victoire sur nous à la faveur de la nuit. Ce sont de tous les Bretons ceux qui fuyent le plus volontiers, & ce n'est que par là qu'ils subsistent encor. Car de même que ceux qui traversent les forêts, sont obligez d'employer la force contre les animaux qui en ont, & que les animaux foibles & timides s'enfu-

„ yent au seul bruit des gens qui pas-  
 „ sent ; ainsi les plus braves d'entre les  
 „ Bretons qui pouvoient nous resi-  
 „ ster , étant morts , il ne reste plus  
 „ que des lâches & des timides. Si  
 „ vous les avez enfin trouvez, ce n'est  
 „ pas qu'ils osent vous attendre pour  
 „ vous résister : mais ils ont été dé-  
 „ couverts les derniers, & ce n'est  
 „ qu'un excez de crainte, qui les ayant  
 „ faisis les a rendu immobiles dans ces  
 „ lieux , pour vous y faire remporter  
 „ une glorieuse & mémorable victoi-  
 „ re. Terminez enfin vos expedi-  
 „ tions , ajoutez une grande journée  
 „ à cinquante campagnes ; & faites  
 „ voir à la République qu'on n'a ja-  
 „ mais pû avec raison vous imputer  
 „ ni la durée , ni le sujet de la guerre.

Agricola n'avoit pas encor achevé  
 de parler , que les soldats firent éclat-  
 ter leur ardeur sur leur visage , & son  
 discours

discours fut suivi de grands témoignages de joye dans toute l'armée, qui courût sur le champ aux armes. Les voyant dans cette disposition, il les rangea de maniere, que l'infanterie alliée au nombre de huit mille hommes, fit le corps de bataille; & que leur Cavalerie, qui étoit de trois mille, fut partagée aux deux aîles. Les légions Romaines demeurèrent à la tête du camp: ce qui devoit donner beaucoup d'éclat à la victoire, si on la remportoit sans répandre le sang Romain; & servir de réserve pour secourir les autres, s'ils venoient à plier. L'armée des Bretons, pour paroître d'avantage & donner plus de terreur, s'étoit postée sur des lieux élevez, en sorte que la premiere ligne étoit dans la plaine; & que le reste de l'armée alloit toujourns en s'élevant sur le penchant de la montagne. Les chariots

L

armez de faux & la Cavalerie remplissoient le milieu de la plaine, en courant çà & là avec grand bruit.

Alors Agricola, craignant que les ennemis qui étoient en bien plus grand nombre, n'attaquassent son armée à même tems par le front & par les flancs, étendit ses lignes; & quoiqu'elles dûssent en être affoiblies, & que plusieurs lui conseillassent d'y faire avancer les légions, il demeura ferme dans ses esperances, préparé toujours à tout événement; & ayant renvoyé son cheval, il se mit pied à terre à la tête de l'armée.

Dans le premier choc on ne combattoit encor que de loin: en quoi les Bretons firent voir en même tems beaucoup de fermeté & d'adresse. Car étant armez de grandes épées & n'ayant que de petits boucliers, ils évitoient aisément ou faisoient tóber les

traits des Romains, tandis que de leur côté ils nous en lançoient une grande quantité : jusques à ce qu'Agricola ordonna à trois cohortes de Bataves & à deux de Tongres d'attaquer les ennemis l'épée à la main ; maniere de combattre qu'un long usage de la guerre parmi nos troupes leur avoit rendu facile, mais qui devoit être fort embarrassante pour les ennemis, à cause de la petitesse de leurs boucliers, & de la grandeur démesurée de leurs épées ; lesquelles d'ailleurs étant sans pointes, n'étoient pas propres à une mêlée, & à un combat de main à main. Quand donc les Bataves commencerent à frapper, à les heurter de leurs boucliers, à leur tailler le visage, & après avoir renversé ceux qui étoient dans la plaine, à monter en bataille sur la colline ; les autres cohortes animées par cet

exemple & poussées par leur propre ardeur, se mêlèrent aussi parmi les ennemis, tuèrent tout ce qui se trouva devant eux, & en laissèrent même plusieurs à demi-morts ou sans blessures, par l'empressement qu'ils avoient d'assurer cette victoire.

Cependant la Cavalerie prit la fuite; & les chariots armez se trouverent engagez parmi l'Infanterie: & quoiqu'ils eussent d'abord donné de l'épouvante, ils demeuroient cependant inutiles, enfermez au milieu des bataillons ennemis qui étoient trop ferrez, & dans des lieux inégaux. Cela n'avoit aucune figure d'un combat de Cavalerie: ceux qui tâchoient de garder leur rang, en étoient écartez par les chevaux; & souvent les chariots menez çà & là par des chevaux effrayez qui n'avoient personne pour les conduire, heurtoient aussi tous

ceux qui se rencontroient en leur chemin.

Pendant ce desordre , ceux des Bretons qui postez sur le haut de la colline , n'avoient point encor combattu , & méprisoient à leur aise nôtre petit nombre , avoient commencé à se remuer , pour s'étendre peu à peu , dans le dessein d'envelopper les vainqueurs : & ils en seroient venu à bout , si Agricola qui l'avoit prévû , n'avoit fait avancer en diligence quatre corps de Cavalerie qu'il avoit reservez pour le besoin. Elle les repoussa avec d'autant plus de vigueur , qu'ils étoient venu fondre sur nous avec plus d'ardeur & d'impetuosité. Par ce moyen leur dessein tourna à leur propre desavantage , & la cavalerie Romaine ayant par l'ordre du Général , quitté ceux qui combattoient encor , alla attaquer l'armée ennemie par derriere.

Ce fut alors un grand & terrible spectacle tout ensemble , de voir les Romains dans la plaine poursuivre les ennemis , les blesser , les faire prisonniers , & les tuer , même quand il s'en presentoit d'autres. Les uns encor armez fuyoient en troupes devant un plus petit nombre , les autres ayant jetté leurs armes venoient se jeter d'eux-mêmes au milieu des Romains , pour y chercher la mort, chacun selon sa passion. On voyoit par tout sur la terre ensanglantée, des armes , des corps morts , & des membres déchirez.

Le courage cependant & le desir de se vanger revinrent aux vaincus. Quand ils furent près des bois , ils se rallierent pour tomber sur ceux qui les avoient poursuivis plus vivement , & déjà ils environnoient cette troupe qui ne se desioit de rien

& qui ne connoissoit pas les lieux. Toutes les apparences étoient que nous allions là recevoir quelque échec par un excez de confiance ; si Agricola qui se trouvoit par tout , n'y avoit fait marcher quelques cohortes des plus fortes & des plus legeres , avec une partie de la Cavalerie , à qui il fit mettre pied à terre , leur ordonnant à tous d'entrer dans le plus épais du bois pour découvrir l'ennemi , comme si c'eût été une chasse , & au reste de la Cavalerie d'en battre tout à cheval les endroits les plus clairs. Mais quand les ennemis virent les Romains venir à eux en aussi bon ordre , & en troupes serrées recommencer à les poursuivre , ils reprirent de nouveau la fuite , non comme la premiere fois , en gardant leurs rangs & en se tenant unis ensemble , mais disper-

L iiii

sez & separez les uns des autres ; & ils se retirerent fort loin dans des lieux inaccessibles

La nuit arrêta les Romains d'ailleurs las de tuer. Les ennemis perdirent environ dix mille hommes dans cette action , & nôtre perte ne fût que de trois cens quarante , entre lesquels se trouva Aulus Atticus Commandant d'une cohorte , que le feu de sa jeunesse & la fougue de son cheval emporta au milieu des ennemis. Les vainqueurs passerent la nuit dans la joye que leur donnoient leur victoire & le butin qu'ils avoient fait. Mais les Bretons errans çà & là, & mêlans leurs gémissemens à ceux de leurs femmes , traînoient après eux leurs blessez ; rassembloient ceux qui ne l'étoient pas ; abandonnoient leurs maisons , après y avoir mis le feu de rage ; choissoient des re-

traïttes & les abandonnoient aussitôt ; déliberoient ensemble & se flattoient encor de quelque esperance. Quelquefois la vûë de leurs femmes & de leurs enfans les consternoit ; mais plus souvent encor elle les ranimoit ; Il est constant que quelques uns tuerent les leurs par un sentiment de pitié.

Le jour qui suivit fit mieux voir la grandeur de cette victoire. Par tout regnoit un profond silence ; & les montagnes étoient changées en un affreux désert : on voyoit de loin la fumée des maisons embrasées, & les coureurs ne rencontroient personne. Quand Agricola qui avoit envoyé de tout côté aux nouvelles, vit qu'on ne pouvoit apprendre où les ennemis s'étoient retirez, & qu'il se fut assuré qu'ils ne se rassembloient nulle part, ne pouvant pas porter la

guerre plus loin à cause que l'esté étoit déjà passé, il mena son armée dans le pays des Horestes.

Après y avoir pris des ôtages, il ordonna au Commandant de la flotte de faire le tour de la Bretagne, & il lui donna pour cela des forces, que la terreur précédoit par tout. Pour lui il fit marcher son Infanterie & sa Cavalerie vers les quartiers d'hiver; mais à petites journées, afin de tenir dans la crainte par la longueur de son passage, ces peuples nouvellement assujettis. En même tems la flotte ayant eû un vent favorable rentra heureusement dans le port de Trutale, d'où elle étoit partie pour courir les côtes les plus proches.

Agricola écrivit à Domitien en termes tres-modestes tout ce qui s'étoit passé. Ce Prince reçût ces let-

tres selon sa coſtume avec une joye feinte , dont il couvrit le ſentiment de jalouſie dont il avoit le cœur piqué. Il ſçavoit qu'on s'étoit moqué depuis peu de ſon faux triomphe de la Germanie, pour la pompe duquel on avoit acheté des eſclaves, à qui on avoit fait prendre des habits & des cheveux de Germains, afin de les faire paſſer pour captifs; mais que preſentement tout le monde applaudifſoit à une véritable & importante victoire, où tant de milliers d'ennemis avoient été tuez. Il ne voyoit rien de plus à craindre pour lui, que ſi le nom d'un particulier devenoit plus celebre que celui du Prince, & que ſi après avoir négligé la gloire de l'éloquence & des beaux arts, pour s'appliquer tout entier à devenir un grand Capitaine, un autre venoit encor lui enlever cette

gloire : enfin il pardonnoit plus aisément toutes les autres qualitez , mais il regardoit comme une vertu propre d'un Empereur , la qualité de grand Général.

Il étoit déchiré par ces reflexions, & ce qui étoit la marque de quelque funeste résolution , il n'en découvroit rien à personne ; croyant que le meilleur parti pour le présent , étoit d'attendre , pour faire éclater sa haine , que la premiere impression qu'avoit fait le bruit de cette victoire & l'affection que les soldats en avoient conçu pour Agricola , fussent un peu ralenties : Car il étoit encor en Bretagne. Il lui fit donc décerner dans le Sénat dans les termes les plus honorables , tous les ornemens du triomphe , une statue couronnée de lauriers , & tout ce qu'on a coûtume d'accorder à la

place du triomphe même. Outre cela il prit soin de faire croire qu'il lui destinoit le gouvernement de Syrie alors vacant par la mort d'Attilius Rufus homme Consulaire, & qu'on ne donnoit qu'aux plus considérables de la République. La plupart ont crû qu'il lui avoit dépêché un Affranchi de sa confiance la plus intime, pour lui rendre des lettres, par lesquelles il le faisoit Gouverneur de Syrie; avec ordre de ne les lui remettre, que s'il le trouvoit encore en Bretagne: & que cet Affranchi ayant trouvé Agricola dans le Détroit, étoit retourné sur ses pas, sans même lui avoir parlé: soit que ce fait soit véritable, soit que le caractère d'esprit de l'Empereur ait donné lieu de l'imaginer.

Cependant Agricola avoit remis à son successeur la Province dans un

état de paix & de sûreté : & de peur que son entrée ne fut trop remarquable par l'empressement & le grand nombre de gens qui viendroient au devant de lui , il entra de nuit dans Rome & dans le Palais, selon l'ordre qu'il en avoit reçu ; évitant même les civilitez de ses amis. Il fut reçu fort froidement de l'Empereur, qui se contenta de l'embrasser sans lui dire un mot ; après quoi il demeura confondu dans la troupe des Courtisans.

Au reste pour rendre supportable par d'autres qualitez la réputation qu'il s'étoit faite à la guerre ; réputation toujours à charge à des gens qui passent leur vie dans l'oïveté, il perfectionna encor beaucoup sa maniere de vie tranquille & retirée, simple & modeste dans ses habits, aisé dans ses conversations, & sans

autre fuite que d'un ou deux amis qui l'accompagnoient ; de sorte que la plûpart de ceux qui ont accoutumé de juger des grands hommes par leur faste & par leur train , cherchoient ce qui pouvoit lui avoir attiré une si grande réputation , & que fort peu le pouvoient trouver.

Pendant ce tems-là il fut accusé plusieurs fois auprès de Domitien étant absent , & il fut absous aussi étant absent. Ce qui le mettoit en danger , n'étoit pas qu'il eût commis aucun crime , ou offensé personne qui s'en fût venu plaindre : mais des raisons assez grandes de craindre étoient un Prince ennemi né de la vertu , une grande gloire , & les louanges affectées des Courtisans les plus pernicious de tous les ennemis.

Les malheurs dont fut ensuite affligée la République , ne permet-

toient pas qu'on ne fit aucune mention d'Agricola. On perdit plusieurs armées en Méfie , en Dacie , en Germanie & en Pannonie par la témérité ou par la lâcheté des Généraux , & à même tems un grand nombre de bons Officiers avec beaucoup de cohortes , obligez de se rendre , furent faits prisonniers. On ne disputoit plus pour regler les bornes de l'Empire , mais pour conserver les quartiers d'hyver des Legions & les Provinces dont il est composé. Ainsi comme les pertes se succedoient les unes aux autres , & que chaque année devenoit remarquable par de nouvelles défaites , le peuple demandoit tout d'une voix, qu'on donnât à Agricola le commandement de l'armée , comparant son courage , sa fermeté & son expérience dans la guerre , à la lâcheté

cheté & à la timidité des autres Capitaines.

Il est certain que ces discours vinrent jusques aux oreilles de Domitien, les plus fidèles, ainsi que les plus méchans de ses affranchis, irritant contre Agricola ce Prince déjà assez porté de son naturel à faire du mal; les uns par affection pour lui & par complaisance; les autres par malignité & par l'envie qu'ils portoient à Agricola. Ainsi ce grand homme s'avançoit tous les jours plus dans la vraye gloire & par ses propres vertus & par les vices des autres.

On approchoit de l'année où il devoit tirer au sort le Proconsulat d'Asie ou d'Afrique, & dans la mort de Civica tué depuis peu, Agricola trouvoit une bonne raison pour le parti qu'il avoit à prendre, & Do-

M

tien un exemple de cruauté. Quelques personnes instruites des mauvais desseins de ce Prince , vinrent trouver Agricola pour le sonder sur sa disposition à accepter un de ces gouvernemens. Ils commencerent artificieusement par louer l'état de vie tranquile dont il jouïssoit ; ils lui offrirent leurs bons offices pour faire agréer ses excuses ; & enfin levans le masque & sans plus de finesse , employant tantôt les raisons , tantôt les menaces , ils le traînerent en quelque sorte auprès de Domitien. Ce Prince préparé à se contrefaire, ayant pris un air fier , écouta les prieres que lui fit Agricola pour qu'il le dispensât de recevoir cet emploi, & après lui avoir accordé sa demande souffrit qu'il l'en remerciât , sans rougir d'une faveur ménagée d'une maniere si odieuse. Il ne donna

pourtant pas à Agricola la gratification qu'on accordoit ordinairement aux Proconsulaires , & qu'il avoit lui-même accordée à quelques autres ; soit qu'il fut piqué de ce qu'il ne la lui avoit pas demandée, soit que sçachant de quelle maniere tout cela s'étoit conduit, il craignit de paroître avoir acheté un refus qu'il avoit tiré par violence.

Les hommes sont naturellement portez à haïr ceux qu'ils ont offenzés ; mais quoique Domitien fut aussi naturellement porté à la colere, & à une colere d'autant plus opiniâtre, qu'elle étoit plus couverte, Agricola neanmoins ne laissoit pas de l'adoucir par sa sagesse & par sa retenüë. Car il ne cherchoit pas à s'attirer de la réputation ni une mort éclatante par une fausse constance, ni par une vaine ostentation d'indé-

pendance & de liberté. Que ceux qui ont coûtume d'admirer des générositez outrées, sçachent qu'il peut y avoir de grands hommes même sous de méchans Princes, & que la douceur & la modération souvenuës d'une conduite adroite & d'un courage ferme mènent à un degré de gloire au dessus de celui, où la plûpart sont arrivez par des voyes extraordinaires, en mourant d'une mort qui leur paroïssoit glorieuse, mais qui n'apportoit aucun avantage à la République.

Sa mort fut pour nous un grand sujet de regret, & pour ses amis un grand sujet de tristesse. Les Etrangers même & ceux qui ne le connoïssent pas y furent sensibles. Jusques au menu peuple & à ces gens qui s'occupent le moins de ce qui regarde le bien public, vinrent sou-

vent à sa maison & parlerent de lui dans les places & dans les assemblées , & personne après avoir appris la mort d'Agricola , ne s'en réjouit , ni ne l'oublia aussi-tôt. Ce qui augmentoit la pitié qu'on avoit de lui , étoit le bruit constant qui étoit répandu , qu'il étoit mort empoisonné : Mais comme je n'en sçai rien de bien certain , je n'oserois pas l'assûrer.

Quoiqu'il en soit , pendant tout le cours de sa maladie , l'Empereur l'envoya visiter par les plus considérables de ses affranchis , & par les plus confidens de ses medecins, beaucoup plus souvent que les Princes n'ont accoutumé d'envoyer sçavoir des nouvelles de leurs sujets ; soit qu'il voulût par là marquer sa considération pour lui , ou qu'il eût ses raisons pour en être instruit. Le der-

M iij

nier jour de sa maladie , étant à l'extrémité , des couriers disposez à cette fin , rapportoient coup sur coup à l'Empereur l'état où il étoit ; & à cette occasion personne ne pût se persuader , qu'on dût tant s'empres- ser à lui apprendre des nouvelles , qui l'auroient affligé. Il fit néanmoins paroître de la douleur dans ses discours & sur son visage , n'ayant plus de raison d'écouter sa haine , & étant plus maître de lui même pour dissimuler sa joye , que sa crainte. On a scû bien sûrement , qu'ayant lû le testament où Agricola le faisoit son héritier conjointement avec sa femme & sa fille , qui toutes deux lui devoient être tres-cheres , il en fut fort aise ; croyant que ce choix lui faisoit honneur , & étoit une marque d'estime que le mourant lui laissoit : tant il étoit

aveuglé & corrompu par les flatte-  
ries dont on le répaïssoit continuel-  
lement ; au lieu de faire réflexion  
que jamais un pere qui a le cœur  
bon, ne fait son héritier le Prince,  
si ce Prince n'est méchant.

Agricola étoit né le jour des Ides  
de Juin, sous le troisiéme Consulat  
de l'Empereur Caligula : & il mou-  
rut dans sa cinquante sixième année,  
le dixième des Calendes de Septem-  
bre, sous le Consulat de Colléga &  
de Priscus. Que si la posterité veut  
aussi sçavoir quel étoit son air & sa  
taille, il étoit plutôt bien fait, que  
grand. Il ne faisoit paroître aucune  
timidité sur son visage : on y voyoit  
au contraire beaucoup de noblesse &  
de bonne grace. A son air tout le  
monde pouvoit le reconnoître pour  
un honnête homme, & on se sen-  
toit aussi porté à le croire un grand

M iiij

homme. Quoique la mort l'ait enlevé dans la force de l'âge , il a néanmoins vécu tres-long-tems par rapport à la gloire qu'il s'est acquise. Car d'un côté il s'étoit enrichi de tous les vrais biens qui consistent dans les vertus ; & à l'égard des autres avantages que pouvoit ajoûter la fortune à un homme qui avoit reçu les honneurs du Consulat & du Triomphe ? Il ne possédoit pas des richesses immenses ; il en avoit néanmoins assez pour vivre honorablement.

Ayant laissé après lui sa femme & sa fille, sa gloire sans aucune tache, une réputation florissante, ses parens & ses amis dans un état commode, il peut passer pour heureux d'avoir échappé les tems qui ont suivi sa mort. Car si tout son desir, qu'il nous exprimoit souvent com-

me un pressentiment, étoit de venir jusques à ce tems heureux, pour y voir un Empereur tel que Trajan : il a du moins trouvé dans sa mort avancée, la consolation d'avoir évité les dernières années de Domitien; où ce méchant Prince qui auparavant donnoit quelques intervalles de relâche à sa cruauté, épuisa la République par une suite continuelle de massacres, & l'aneantit, pour ainsi dire, d'un seul coup. Il n'a pas vû le Senat investi par des gens armés, & dans ce même trouble le meurtre de tant d'hommes Consulaires, & l'exil & la fuite de tant de femmes illustres. Carus Metius ne s'étoit encor fait connoître à Domitien que par une victoire sur l'innocence : les sentences meurtrieres de Messalinus ne se faisoient encor entendre que dans l'enceinte du Palais

d'Albe : Massa Bébius étoit lui-même alors accusé. Mais depuis , nous avons été forcez de conduire nous-mêmes Helvidius en prison. Nous avons été témoins de la condamnation de Mauricus & de Rusticus : & nous avons été souillez du sang innocent de Senecion.

Encor Néron détournoit-il les yeux : il ordonnoit les crimes , mais il n'en étoit pas spectateur. Mais sous Domitien , la plus sensible partie de nos miseres étoit de voir & d'être vû , lorsqu'il tenoit compte de nos soupirs , & que ce visage féroce & que l'impudence rougissoit , le fortifiant contre toute honte , suffisoit à remarquer la pâleur qu'il caufoit à tant de personnes.

Vous êtes donc heureux , Agricola , non seulement par la gloire de votre vie , mais encor par la con-

joncture du tems de vôtre mort. Vous avez , ainsi que nous ont rapporté ceux qui ont entendu vos dernières paroles , vous avez reçu la mort avec fermeté & avec joye , comme un homme qui épargnoit autant qu'il dépendoit de lui , à son Prince le crime de le faire mourir. Mais ce qui augmente la douleur que nous ressentons vôtre fille & moi de la perte d'un si bon pere , c'est que nous n'avons pas eu la consolation d'être auprès de vous durant vôtre maladie , de vous soulager dans la défaillance de vos forces , de vous regarder continuellement & de vous embrasser. J'aurois recüilli toutes vos dernières paroles & tout ce que vous nous auriez recommandé , pour nous l'imprimer profondément dans le cœur. C'est là le grand sujet de nôtre douleur ; c'est là nôtre plus

grande playe : Nous vous avons perdu après une absence de quatre ans.

Rien n'a manqué sans doute, ô le meilleur de tous les Peres, aux honneurs que vous avez reçûs, puisque vous aviez auprès de vous une épouse qui vous aimoit si tendrement ; il y avoit cependant encor d'autres larmes qui devoient être versées dans vos funeraillles ; & dans vôtre dernier jour vos yeux ont été privez de quelque chose qu'ils desiroient encor de voir. S'il y a un lieu destiné aux manes des gens de bien ; si, comme l'assûrent les sages, les ames des grands hommes ne périssent pas avec le corps ; puissiez-vous reposer en paix : & nous qui composons vôtre famille, faites-nous quitter ces vains regrets & ces larmes auxquelles nous avons la

foiblesse de nous abandonner , & attachez-nous uniquement à la consideration de vos vertus , qu'il n'est permis ni de pleurer , ni de plaindre. Il vaut beaucoup mieux que nous vous révériions par l'admiration , par les louïanges , & autant que nous pourrons , par l'imitation de vos vertus. Ce sont là les veritables honneurs & les devoirs de pieté que vous doivent rendre ceux qui vous ont été le plus attachez.

Aussi ne recommandai-je rien plus instamment & à vôtre fille & à vôtre femme , que d'honorer la memoire d'un si bon pere & d'un si bon mari , en se mettant continuellement devant les yeux ses actions & ses paroles , & en se représentant les traits de son esprit , plutôt que ceux de son corps. Non que je condamne les statuës de marbre & d'airain dans

lesquelles on conserve la mémoire des morts ; mais parce que ces images n'en sont que de foibles ressemblances qui se détruisent comme les visages mêmes qu'elles représentent. Au lieu que la forme de l'esprit est éternelle , & cette forme qu'aucun art ne peut imprimer dans une matiere étrangere , nous l'imprimons dans nôtre ame par la ressemblance de nos mœurs. Tout ce que nous avons aimé , tout ce que nous avons admiré dans Agricola , subsiste encor maintenant , & subsistera dans la mémoire des hommes pendant tous les tems par l'éclat même des choses qu'il a faites. Plusieurs d'entre les Anciens seront ensevelis dans un éternel oubli , comme des gens sans nom & sans vertu : Mais Agricola

transmis à la posterité par les récits  
qu'on y fera de ses actions, s'y con-  
servera immortel.

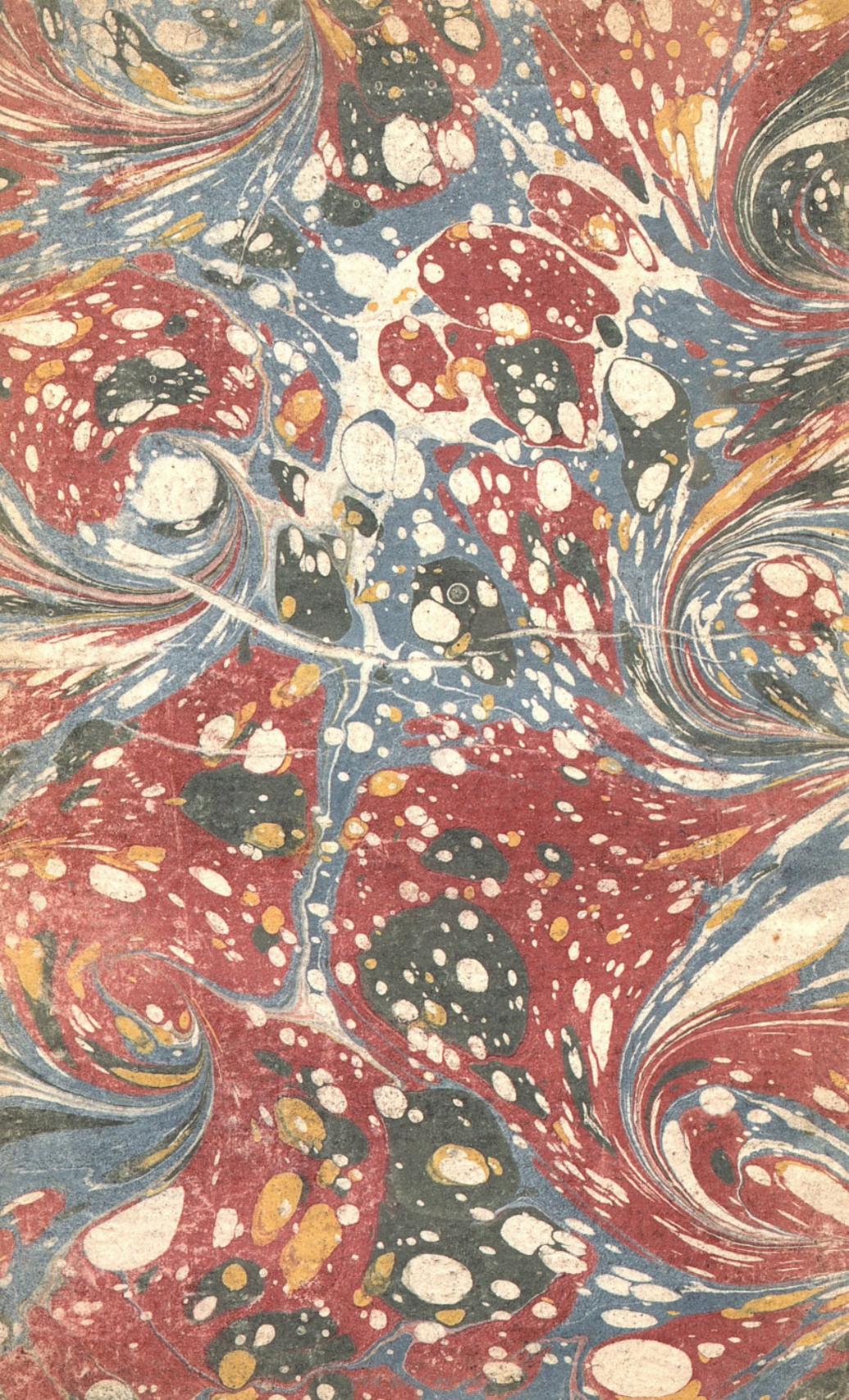
F I N.















Biblioteca  
9.



BU

Linca de Santa

.610

UVA. BNSC BU 09610